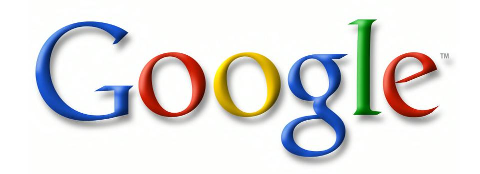
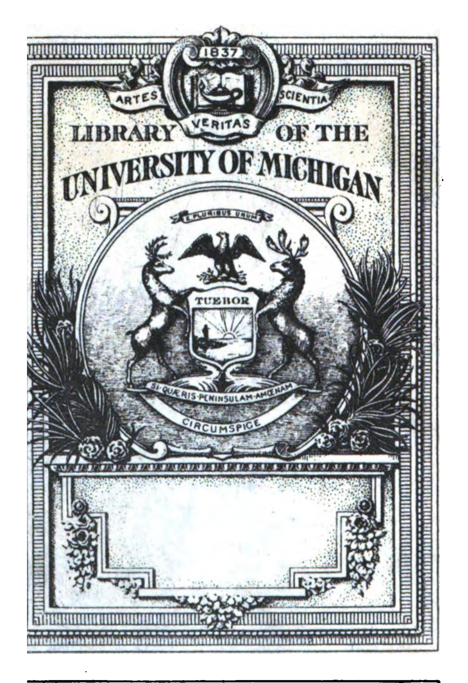
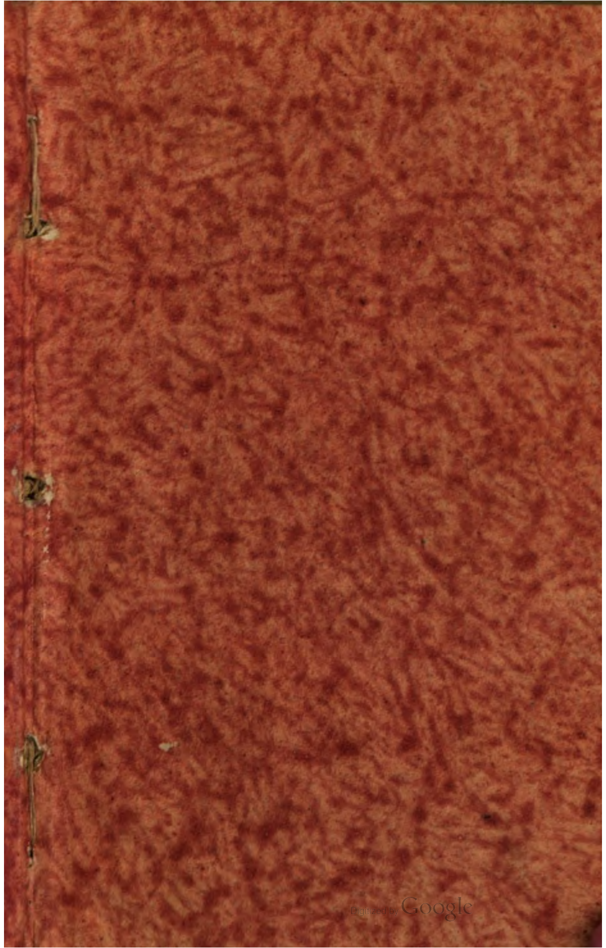



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, TRAGÉDIES,

Tome douzieme.

BRITANNICUS,

TRAGÉDIE

DE RACINE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHEVREUSE.

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet Ouvrage ; et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurois obtenue. Mais ce seroit être, en quelque sorte, ingrat que de cacher plus long-tems au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle

apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ?

Non, Monseigneur, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférens, que vous prenez part à tous mes Ouvrages, que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la Piece, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente Tragédie est au-delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

Ne craignez pas, Monseigneur, que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges ; et j'ose dire que cette même modestie qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devroit être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayiez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous; c'est, sans doute, une vertu rare en un siecle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une Lettre où je n'avois d'autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
RACINE.

PRÉFACE
DE LA SECONDE ÉDITION.

VOICI celle de mes Tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le Théatre qu'il s'éleva quantité de Critiques, qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres Tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette Piece ce qui arrivera toujours des Ouvrages qui auront quelque bonté : les Critiques se sont évanouies ; la Piece est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la Cour et le Public revoient le plus volontiers ; et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité, j'avois travaillé sur des modeles

qui m'avoient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulois faire de la Cour d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand Peintre de l'antiquité ; je veux dire d'après Tacite. Et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent Historien qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma Tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce Recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter ; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendroit presque autant de place que la Tragédie. Ainsi le Lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet Auteur, qui, aussi-bien, est entre les mains de tout le monde ; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scene.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premieres années de son regne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été dépuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux ; car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore

tué sa mere, sa femme, ses gouverneurs, mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres ; il leur cache sa haine, sous de fausses caresses. *Factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis.* En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions. *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit.* Il ne pouvoit souffrir Octavie, Princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaires. *Fato quodam, an quia prævalent illicita. Metuabaturque ne in stupra fœminarum illustrium prorumperet.*

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du Prince, encore cachés. *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat.* Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron étoit déja vicieux, mais qu'il dissimuloit ses vices, et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de Cour ; et je l'ai choisi plutôt que Séneque. En voici la raison. Ils étoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, et l'autre pour les Lettres ; et ils étoient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs : *Militaribus curis et severitate morum ;* Séneque pour son éloquence, et le tour agréable de son esprit. *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honestâ.* Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu. *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis.*

Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine. *Quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem.* Je ne dis que ce mot d'Agrippine ; car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis sur-tout efforcé de bien exprimer, et ma Tragédie n'est pas moins la disgrace d'Agrippine que la mort de Britannicus. « Cette » mort fut un coup de foudre pour elle ; et il pa- » rut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa cons-

» ternation, qu'elle étoit aussi innocente de » cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en » lui sa derniere espérance, et ce crime lui en » faisoit craindre un plus grand. » *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus étoit si connu qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune Prince qui avoit beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans, et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt, sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse ; car il y avoit long-tems qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi, ni honneur. *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum erat.*

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelloit *Junia Silana*. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune, belle et, comme dit Séneque : *Festivissima omnium puellarum*. Son frere et elle s'aimoient tendrement, et leurs ennemis, dit Tacite, les accuserent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au regne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique, selon Aulugelle, on n'y reçut jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection, et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les loix, comme il a dispensé de l'âge pour le Consulat tant de grands hommes, qui avoient mérité ce privilége.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

Nous ne donnerons point ici le sujet de cette Tragédie, si connu de tout le monde, et, d'ailleurs, bien suffisamment indiqué dans la Préface de Racine.

JUGEMENS

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR BRITANNICUS.

« *Britannicus* eut beaucoup de contradictions à essuyer, et l'Auteur avoue, dans sa seconde Préface, qu'il craignit quelque tems que cette Tragédie n'eût une destinée malheureuse, dit Racine, le fils, dans les *Mémoires sur la Vie de son pere.* Je ne connois, cependant, aucune Critique imprimée dans le tems contre *Britannicus.* Ces sortes de Critiques, à la vérité, tombent peu après dans l'oubli; mais il se trouve toujours dans la suite quelque faiseur de Recueil qui veut les en retirer. Tout est bon pour ceux qui, moins curieux de la reconnoissance du Public que de la rétribution du Libraire, n'ont d'autre ambition que celle de faire imprimer un livre nouveau; et dans le Recueil des Pieces fu-

gitives faites sur les Tragédies de nos deux Poëtes fameux, (P. Corneille et Racine) qu'en 1740 Gissey imprima, en deux volumes, je ne trouve rien sur *Britannicus*. »

« On sait l'impression que firent sur Louis XIV quelques vers de cette Piece. Lorsque Narcisse (à la fin de la cinquieme scene du quatrieme acte) rapporte à Néron les discours qu'on tient contre lui, il lui fait entendre qu'on raille son ardeur à briller par des talens qui ne doivent point être les talens d'un Empereur :

» Il excelle à conduire un char dans la carriere,
» A disputer des prix indignes de ses mains,
» A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
» A venir prodiguer sa voix sur un Théatre.... &c.

Ces vers frapperent le jeune Monarque, qui avoit quelquefois dansé dans les Ballets; et, quoiqu'il dansât avec beaucoup de noblesse, il ne voulut plus paroître dans aucun Ballet, reconnoissant qu'un Roi ne doit point se donner en spectacle. »

« Ceux qui ajoutent foi en tout au *Bolæana* croient que Boileau, qui trouvoit les vers de *Bajazet* trop négligés, trouvoit aussi le dénouement

de *Britannicus* puérile, et reprochoit à l'Auteur d'avoir fait Britannicus trop petit devant Néron. Il y a grande apparence que M. de Monchesnay, (Auteur du *Bolæana*) mal servi par sa mémoire lorsqu'il composa ce Recueil, s'est trompé en cet endroit. Je n'ai jamais entendu dire que Boileau eût fait de pareilles Critiques. Je sais seulement qu'il engagea mon pere à supprimer une scene entiere de cette Piece, avant que de la donner aux Comédiens.... Ces deux amis avoient un égal empressement à se communiquer leurs Ouvrages avant que de les montrer au Public, égale sévérité de critique l'un pour l'autre, et égale docilité. »

« Voici cette scene que Boileau avoit conservée, et qu'il m'a remise. Elle étoit la premiere du troisieme acte, et se passoit entre Burrhus et Narcisse.

BURRHUS.

Quoi ! Narcisse, au Palais obsédant l'Empereur,
Laisse Britannicus en proie à sa fureur,
Narcisse, qui devroit, d'une amitié sincere,
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du pere ;
Qui devroit, en plaignant avec lui son malheur,
Loin des yeux de César détourner sa douleur ?

Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
Pressé du désespoir qui suit la solitude,
Il avance sa perte, en voulant l'éloigner,
Et force l'Empereur à ne plus l'épargner?
Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
Laissa de tout l'Empire Agrippine maîtresse,
Qu'instruit du successeur que lui gardoient les Dieux,
Il vit déja son nom écrit dans tous les yeux,
Ce Prince, à ses bienfaits mesurant votre zele,
Crut laisser à son fils un gouverneur fidele,
Et qui sans s'ébranler verroit passer un jour
Du côté de Néron la fortune et la Cour.
Cependant, aujourd'hui, sur la moindre menace
Qui de Britannicus présage la disgrace,
Narcisse, qui devoit le quitter le dernier,
Semble dans le malheur le plonger le premier:
César vous voit par-tout attendre son passage.

NARCISSE.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
Seigneur; c'est le dessein qui m'amene en ces lieux.

BURRHUS.

Près de Britannicus vous le servirez mieux.
Craignez-vous que César n'accuse votre absence?
Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
C'est à Britannicus qu'il faut justifier
Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
Vous pouvez sans péril respecter sa misere;
Néron n'a point juré la perte de son frere.
Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,

Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
Néron même, en son cœur, touché de votre zele,
Vous en tiendroit peut-être un compte plus fidele
Que de tous ces respects, vainement assidus,
Oubliés dans la foule aussi-tôt que rendus.

NARCISSE.

Ce langage, Seigneur, est facile à comprendre.
Avec quelque bonté César daigne m'entendre;
Mes soins, trop bien reçus pourroient vous irriter....
A l'avenir, Seigneur, je saurai l'éviter.

BURRHUS.

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres:
Ce que vous avez fait vous l'imputez aux autres.
Ainsi lorsqu'inutile au reste des humains,
Claude laissoit gémir l'Empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience
Condamnoit devant lui Rome entiere au silence.
Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs;
Le reste vous sembloit autant d'accusateurs,
Qui, prêts à s'élever contre votre conduite,
Alloient des nos malheurs développer la suite,
Et lui portant les cris du peuple et du sénat,
Lui demander justice au nom de tout l'état?
Toutefois, pour César je crains votre présence;
Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance,
Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ses desirs,
Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs.
Jadis à nos conseils l'Empereur plus docile
Affectoit pour son frere une bonté facile,

Digitized by Google

Et de son rang pour lui modérant la splendeur,
De sa chûte à ses yeux cachoit la profondeur.
Quel soupçon aujourd'hui, quel desir de vengeance
Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence ?
Junie est enlevée, Agrippine frémit;
Jaloux et sans espoir Britannicus gémit:
Du cœur de l'Empereur son épouse bannie
D'un divorce à toute heure, attend l'ignominie.
Elle pleure, et voilà ce que leur a coûté
L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence!
Vous pouvez tout; j'écoute et garde le silence.
Mes actions, un jour, pourront vous répartir;
Jusques-là....

BURRHUS, *l'interrompant.*

Puissiez-vous bientôt me démentir!
Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche!
Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
Séneque, dont les soins devroient me soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Réparons, vous et moi, cette absence funeste:
Du sang de nos Césars réunissons le reste;
Rapprochons-les, Narcisse, au plutôt, dès ce jour,
Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

« On ne trouve rien dans cette scene qui ne réponde au reste de la Piece pour la versification, ajoute Racine, le fils; mais Boileau craignit

qu'elle ne produisît un mauvais effet sur les Spectateurs. *Vous les indisposerez*, dit-il à son ami, *en leur montrant ces deux hommes ensemble. Pleins d'admiration pour l'un et d'horreur pour l'autre, ils souffriront pendant leur entretien. Convient-il au gouverneur de l'Empereur, à cet homme si respectable, par son rang et sa probité, de s'abaisser à parler à un misérable affranchi, le plus scélérat de tous les hommes? Il le doit trop mépriser pour avoir avec lui quelque éclaircissement; et, d'ailleurs, quel fruit espere-t-il de ses remontrances? Est-il assez simple pour croire qu'elles feront naître quelques remords dans le cœur de Narcisse? Lorsqu'il lui fait connoître l'intérêt qu'il prend à Britannicus, il découvre son secret à un traître; et au lieu de servir Britannicus il en précipite la perte.* Ces réflexions parurent justes, et la scene fut supprimée.»

« Cette Piece fit connoître que l'Auteur n'étoit pas seulement rempli des Poëtes Grecs, et qu'il savoit également imiter les fameux Écrivains de l'antiquité. Que de vers heureux, et combien d'expressions énergiques prises dans Tacite! Tout ce que Burrhus dit à Néron, quand

il se jette à ses pieds (dans la quatrieme scene du quatrieme acte), et qu'il tâche à l'attendrir en faveur de Britannicus, est un extrait de ce que Séneque a écrit de plus beau, dans son Traité sur la clémence, adressé à ce même Néron ; et ce passage du panégyrique de Trajan par Pline, *insulas quas modo Senatorum, jam delatorum turba compleverat*, &c., a fourni ces deux beaux vers (de la seconde scene du premier acte, entre Burrhus et Agrippine. Ces vers sont dans la bouche de Burrhus, qui s'applaudit de l'heureuse révolution à laquelle ses conseils ont contribué) :

« Les déserts, autrefois peuplés de Sénateurs,
» Ne sont plus habités que par leurs délateurs. »

Racine, le fils, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere*, rapporte ces vers de l'Epître de Boileau à l'Auteur de *Britannicus :*

« Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance ;
» Et ta plume, peut-être, aux censeurs de Pyrrhus
» Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus. »

« Boileau par ces vers consoloit son ami des critiques que sa Tragédie d'*Andromaque* avoit es-

suyées, et lui faisoit voir qu'elles n'avoient servi qu'à lui donner plus de vigueur et que ses envieux conspiroient à sa gloire, parce qu'un noble génie

« Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance. »

« Quelque belle, en effet, que soit la Piece d'*Andromaque*, quand l'Auteur passe à celle de *Britannicus*, on peut bien dire qu'*il croît et s'élance*, ajoute Racine le fils. Cette Piece est celle des Rois, des Ministres et de tous les Courtisans. Les Rois y apprennent dans quel abîme ils peuvent tomber quand ils n'écoutent que leurs flatteurs; les Ministres apprennent de Burrhus avec quel courage ils doivent dire la vérité à leurs maîtres, s'ils veulent mériter la confiance dont ils sont honorés; les Courtisans apprennent d'Agrippine à modérer leur ambition, s'ils ne veulent pas s'attirer une disgrace certaine; enfin tous les honnêtes gens, dont le défaut commun est trop de franchise, apprennent de Britannicus à être plus prudens et réservés dans leurs discours, et à songer que rarement, et, sur-tout, à la Cour, ils vivent avec leurs semblables. »

« Quelque convenable que soit cette Piece au Théatre dont Riccoboni formoit le projet, il la met au nombre de celles qu'il faudroit corriger ; il veut qu'on en supprime les amours de Néron, de Britannicus et de Junie, *afin*, dit-il, *qu'il ne soit point question d'amour dans une Piece si estimable.* »

« La sévérité de Riccoboni, dont je ne puis que louer le motif, me paroît trop grande, continue Racine le fils. L'amour dans cette Tragédie n'a rien de dangereux, puisqu'il rend plus estimable un jeune Prince et une jeune Princesse, qui destinés à être unis,

« Quand l'Empire devoit suivre *leur* hyménée, »

(scene troisieme du second acte) ne se consolent dans leur disgrace que par l'espérance de cette même union,

« *Et qui s'aidoient* l'un l'autre à porter *leurs* malheurs. »

(scene troisieme du premier acte) L'amour de Néron redouble la haine qu'on a pour lui, lorsque non content d'avoir dépouillé ce Prince de

l'Empire qui lui appartenoit, il veut encore lui ôter la seule consolation qui lui reste. »

« On peut dire encore que l'amour, quoiqu'il ne soit pas absolument nécessaire à cette Tragédie, n'y est point épisodique, puisqu'il est toujours lié avec l'action, dont il cause la catastrophe, qui devient presque certaine au moment où Néron surprend son rival aux pieds de Junie. » (Scene septieme du troisieme acte.)

« Cette Piece si belle, et qui fait faire tant d'utiles réflexions, fut très-mal reçue, parce qu'on ne va point au spectacle pour réfléchir, et qu'on y cherche le plaisir du cœur plutôt que celui de l'esprit.... Pour découvrir toutes les beautés que cette Tragédie renferme, il faut la méditer, comme quand on lit Tacite. Les ennemis de l'Auteur avoient coutume de dire qu'il devoit le succès de ses Pieces à l'habileté des Acteurs. Ce n'étoit pas du jeu des Comédiens qu'il pouvoit attendre le succès d'une Tragédie qui gagnera toujours davantage à une lecture attentive qu'à la représentation la mieux exécutée. Le tems de la représentation est trop rapide pour une Piece qui donne toujours à penser. »

« Ce fut même ce mérite si nouveau qui excita contre celle-ci tant d'ennemis, comme on le voit par la premiere Préface, que l'Auteur supprima quand il vit le Public rendre justice à son Ouvrage. L'application qu'il s'y faisoit des plaintes de Térence contre un vieux Poëte, mal intentionné *qui venoit briguer des voix contre lui, jusqu'aux heures où l'on représentoit ses Pieces*, ne doit point faire soupçonner Corneille d'une basse jalousie; mais ses partisans, qui formoient un parti très-considérable et employoient toutes sortes de moyens pour nuire aux Pieces de son rival.... »

« La versification de cette Tragédie est toute différente de la versification des Tragédies du même Auteur qui la précedent et de celles qui la suivent. »

« Un nommé Robinet, qui écrivoit, en vers, dans un style plattement burlesque, l'histoire des Pieces de Théatre, et que les Historiens du Théatre François, (les freres Parfaict) citent souvent, se vante en écrivant l'histoire de cette Tragédie d'en avoir fait une sur le même sujet. Il prétend que dans la sienne, qu'il crut fort bonne,

bonne, il regne moins d'uniformité, qu'il a mis plus de passion dans le caractere de Néron et d'Agrippine, qu'il a mieux préparé les incidens, &c.... »

Voici la lettre de Robinet, rapportée par les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.*

A l'Hôtel Bourguignon, je fus
Dimanche (15 Décembre) voir *Britannicus*,
Que Néron, ce fils de Mégere,
Et plus scélérat que sa mere,
Fit mourir politiquement,
Par félon empoisonnement,
Pour régner en toute assurance,
Connoissant, en sa conscience,
Qu'il étoit d'un bien revêtu
A ce seul jeune Prince dû.
Voilà, si j'ai bonne mémoire,
En deux mots, le fonds de l'histoire.
Or sus, ce beau canevas-là
Je vis, étant bien assis-là,
De belles et grandes nuances,
Des tenans et des dépendances
De cet événement fatal,
Formant un sujet Théatral,
En vers d'un style magnifique,
Et tous remplis de politique,
Qui font la nique, hautement,

(Du moins , c'est-là mon sentiment)
A plusieurs de ceux d'*Andromaque* ,
Si qu'ils ne craignent point l'attaque ,
Où l'examen , nenni , nenni ,
De ce petit de Subligny ,
Qui fit la critique contr'elle ,
Sous le nom de *Folle Querelle*.
Qu'il aille, qu'il aille un peu là ,
Ce beau Monsieur le censeur-là ,
Et nous verrons s'il aura prise
Sur ces vers, que tout chacun prise.
Mais , là , là , crions bellement ;
Car , pour en parler franchement ,
C'est , je crois , grace à sa critique
Que l'on trouve en ce Dramatique
Un style bien plus châtié ,
Plus net et plus purifié.
Je me tais de l'économie ,
Étant ici juge et partie ,
Car j'ai fait aussi ce sujet ,
D'un autre ignorant le projet ;
Et je suis quasi prêt à croire
(Mais , peut-être , m'en fais-je accroire)
Que je l'ai , tout au moins , traité
Avec moins d'uniformité ;
Que , plus libre dans ma carriere ,
J'ai plus varié la matiere ;
Qu'aveeque plus de passion ,
De véhémence et d'action ,
J'ai su pousser le caractere

Et de Néron et de sa mere ;
Qu'en chaque acte, comme on a fait,
Je ne finis pas mon sujet,
Faute de quelque vers d'attente
Pour joindre la scene suivante ;
Que j'ai tout de même, à mon gré,
Chaque incident mieux préparé,
Et qu'étant dans la catastrophe
Un tant soit peu plus Philosophe
Je ne la précipite point ;
Mais, comme j'ai dit, sur ce point,
Il peut être que je me flatte.
Sans que plus donc je me dilate
En tel examen de bibus,
J'ajoute, sans aucun abus,
Que les Acteurs et les Actrices,
Comme enchanteurs, comme *enchantrices*,
Par leur jeu tout miraculeux
Et leurs vêtemens merveilleux,
Qui sont des choses non pareilles,
Charmant les yeux et les oreilles,
De telle sorte, en vérité,
Qu'il faudroit, de nécessité,
Trouver maintes choses très-belles,
Quand elles ne seroient point telles.

« Nous ne doutons point que la comparaison critique de Robinet, et les termes orgueilleusement modestes qu'il emploie pour mettre sa pré-

tendue Tragédie au-dessus d'un des chef d'œuvres du Théatre François ne paroissent plaisans, » ajoutent les freres Parfaict.

Boursault fit aussi une Critique, assez vive, de cette Tragédie, et la publia dans la Préface de son petit Roman d'*Artémise et Poliante*. L'amertume de cette Critique paroît avoir particuliérement pris sa source dans la querelle qu'avoient eue Boursault et Racine, d'après le jugement que P. Corneille avoit porté du *Germanicus* de Boursault, (Voyez le Catalogue des Pieces de ce dernier, dans le huitieme volume des Comédies du Théatre François de notre Collection.) et peut-être aussi dans les Satyres de Boileau, où Boursault étoit assez mal traité et dont il connoissoit l'Auteur pour être l'ami intime de Racine et le plus zélé défenseur de ses Pieces. Cette Critique nous apprend, avec éloge, quels furent les Acteurs qui remplirent les principaux rôles de la Tragédie de *Britannicus*. Ce furent les Demoiselles des Œillets et d'Ennebaut qui jouerent ceux d'Agrippine et de Junie. Floridor, Brécourt, La Fleur et Hauteroche, ceux de Néron, de Britannicus, de Burrhus et de Narcisse.

Le *Bolæana* rapporte, à cette occasion, cette anecdote, assez singuliere. « *Britannicus* n'eut pas d'abord un succès proportionné à son mérite. Le rôle de Néron y étoit joué par Floridor, le meilleur Comédien de son siecle ; mais comme c'étoit un Acteur aimé du Public, tout le monde souffroit de lui voir représenter Néron, et d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cause que l'on donna le rôle à un Acteur moins chéri, et la Piece s'en trouva mieux. » On ne dit pas le nom de ce second Acteur.

Racine, piqué du peu de succès qu'eut d'abord cette Piece et des Critiques qu'on en faisoit, publia, dans la premiere édition qu'il en donna, une Préface qu'il supprima ensuite, et que nous allons rapporter, aux passages près qui se retrouvent dans sa seconde Préface, qu'il fit pour l'édition suivante, et que nous avons placée ici, au-devant de la Piece.

« De tous les Ouvrages que j'ai donnés au Public il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens, ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette Tragédie, il semble qu'autant que je me suis

efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi. Ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moi, je croyois que le nom seul de Néron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils rafinent sur son histoire, et veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ses premieres années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque tems un bon Empereur, il a toujours été un très-méchant homme... Il ne s'agit point dans ma Tragédie des affaires du dehors. Néron est ici dans son particulier et dans sa famille, et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourroient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire. D'autres ont dit, au contraire, que je l'avois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron. Je l'ai toujours regardé comme un monstre; mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome.... A cela près, il me

semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnoisse. Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme et le confident de Néron.... (Racine s'autorise de cela d'après Tacite. Voyez sa seconde Préface.) Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le Héros d'une Tragédie. Je leur ai déclaré, dans la Préface d'*Andromaque*, le sentiment d'Aristote sur le Héros de la Tragédie, et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelqu'imperfection.... Mais, disent-ils, ce Prince n'entroit que dans sa quinzieme année lorsqu'il mourut. On le fait vivre lui et Narcisse dix ans de plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection si elle n'avoit été faite, avec chaleur, par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un Empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppute les tems par les années des Empereurs. » (Il paroît que c'est du *Germanicus* de Boursault que Racine veut parler ici.)

« Junie ne manque pas, non plus, de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auroient-ils à me répondre si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace* ? Mais j'ai à leur dire que s'ils avoient bien lu l'histoire ils y auroient trouvé une Junia Calvina.... Si je la présente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas ouï-dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, sur-tout, lorsqu'il n'est pas connu. »

« L'on trouve étrange qu'elle paroisse sur le Théatre après la mort de Britannicus. Certainement, la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise, en quatre vers, assez touchans, qu'elle passe chez Octavie. *Mais*, disent-ils, *cela ne valoit pas la peine de la faire revenir. Un autre l'auroit pu raconter pour elle.* Ils ne savent pas qu'une des regles du Théatre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action, et que tous les Anciens font venir souvent sur la scene des Acteurs qui n'ont autre chose à dire, si-non, qu'ils viennent d'un

endroit et qu'ils s'en retournent en un autre. *Tout cela est inutile*, disent mes censeurs. *La Piece est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devroit point écouter le reste.* On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de Tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la Tragédie étoit l'imitation d'une action complette, où plusieurs personnes concourent. Cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par-tout. C'est ainsi que dans l'*Antigone* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon, après la mort de cette Princesse, que je n'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, après la mort de Britannicus. »

« Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon-sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jetter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matiere, telle que doit être

une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentimens et les passions des personnages, il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidens, qui ne se pourroient passer qu'en un mois; d'un grand nombre de jeux de Théatre, d'autant plus surprenans qu'ils seroient moins vraisemblables; d'une infinité de déclamations où l'on feroit dire aux Acteurs tout le contraire de ce qu'ils devroient dire. Il faudroit, par exemple, représenter quelque Héros ivre, qui se voudroit faire haïr de sa maîtresse, de gaieté de cœur; un Lacédémonien, grand parleur; (Lysander, dans l'*Agésilas*, de P. Corneille, et Agésilas lui-même) un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour; (César, dans *La Mort de Pompée*, et Pompée, dans *Sertorius*, du même Auteur) une femme qui donneroit des leçons de fierté à des conquérans; (Viriate, dans *Sertorius*, et Cornélie, dans *La Mort de Pompée*) selon l'opinion de M. Luneau de Boisgermain, dans son édition de Racine, et le *Pausanias* de Quinault, selon l'opinion des freres Parfaict,

Voilà, sans doute, de quoi faire récrier tous ces Messieurs. Mais que diroit, cependant, le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserai-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modeles? car, pour me servir de la pensée d'un Ancien, voilà les véritables Spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons, sans cesse, nous demander : *Que diroient Homere et Virgile s'ils lisoient ces vers? Que diroit Sophocle s'il voyoit représenter cette scene?* Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes Ouvrages; je l'aurois prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipsi videant*, dit Cicéron, *sed loquantur tamen.* Je prie seulement le Lecteur de me pardonner cette petite Préface que j'ai faite pour lui rendre raison de ma Tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre, quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des Prologues que pour se justifier contre les critiques d'un Poëte mal intentionné, *malevoli veteris Poëtæ*, et qui venoit briguer

des voix contre lui, jusqu'aux heures où l'on représentoit ses Comédies.

. . . . *Occepta est agi :*
Exclamat, &c.... »

« Enfin, je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter, à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur donnent du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. Il condamne toute une Piece pour une scene qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatans, pour faire croire qu'il a de l'esprit ; et, pour peu que nous résistions à ses sentimens, il nous traite de présomptueux, qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort

fort mauvaise que nous n'en tirons d'une assez bonne Piece de Théatre.

Homine imperito numquam quid
Quam injustius. »

Malgré la maniere ferme avec laquelle Racine défendit d'abord, comme on vient de le voir, la petite scene où Junie reparoissoit après la mort de Britannicus, il la supprima, cependant, selon l'avis de Boileau, à ce que l'on prétend.

Voici cette scene, qui étoit la sixieme du cinquieme acte. Junie revenoit avec Néron, qui lui disoit :

. . . . . . De vos pleurs j'approuve la justice ;
Mais, Madame, évitez ce spectacle odieux.
Moi-même, en frémissant, j'en détourne les yeux.
Il est mort : tôt ou tard, il faut qu'on vous l'avoue.
Ainsi de nos destins la fortune se joue ;
Quand nous nous rapprochons le Ciel nous désunit !

JUNIE.

J'aimois Britannicus, Seigneur, je vous l'ai dit.
Si de quelque pitié ma misere est suivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON.

Belle Junie, allez. Moi-même, je vous suis.

Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,
Vous. . . . .

Il vouloit sortir avec Junie; mais Agrippine l'arrêtoit, comme elle l'arrête encore, et Junie s'en alloit seule.

Racine le fils (*Remarques sur les Tragédies de son pere*) nous apprend que *Britannicus* a été traduit en Hollandois et en Espagnol, et que l'Abbé Conti, noble Vénitien, « prit cette Tragédie pour modele, lorsqu'il voulut, dans son *Drusus*, peindre, d'après Tacite, le regne de Tibere. » L'Abbé Conti, dans la Préface de cette Piece, dit « avoir appris en France que l'Auteur de *Britannicus* avoit eu aussi le dessein de traiter la mort de Drusus. J'ai peine à croire qu'il eût choisi pour le sujet d'une Tragédie un événement si peu vraisemblable que Tacite l'a regardé comme une fable, continue Racine le fils. La Tragédie de l'Abbé Conti n'offre que des crimes, qu'on a peine à concevoir. Cet Abbé étoit un homme d'un mérite distingué; mais il n'est pas donné à tout Poëte de savoir peindre, d'une maniere agréable et instructive, l'affreuse Cour de ces Empereurs, et de savoir

mettre Tacite en vers.... L'Abbé Conti, dans sa même Préface, fait aux François le reproche de ne mettre sur leur Théatre que des malheurs causés par l'amour; *ce qui vient*, dit-il, *de ce qu'ils passent la plus grande partie de leur vie à faire l'amour*. Quand nous mériterions ce reproche, de la part de nos voisins, il ne devroit pas nous être fait dans la Préface d'une Tragédie où la niece d'Auguste, infidelle épouse, conspire avec Séjan, dont elle est amoureuse, la mort de son mari. De pareilles amours ne souillent point le Théatre François, « ajoute Racine, le fils.

Voici comment Voltaire s'exprime sur *Britannicus*, dans sa Préface des deux *Bérénices*, de P. Corneille et de Racine, édition de P. et T. Corneille, avec des Commentaires.

« Racine fut bien vengé par le succès de *Bérénice* de la chûte de *Britannicus*. Cette estimable Piece étoit tombée, parce qu'elle avoit paru un peu froide. Le cinquieme acte, sur-tout, avoit un défaut; et Néron qui revenoit alors avec Junie et qui se justifioit de la mort de Britannicus, faisoit un très-mauvais effet. Néron qui se cache derriere une tapisserie, pour écouter l'entretien de

Britannicus et de Junie, (scene septieme du second acte) ne paroissoit pas un Empereur Romain. On trouvoit que deux amans dont l'un est aux genoux de l'autre, et qui sont surpris ensemble, (scene septieme du troisieme acte) formoient un coup de Théatre plus comique que tragique. Les intérêts d'Agrippine, qui veut seulement avoir le premier crédit, ne sembloient pas un objet assez important. Narcisse n'étoit qu'odieux. Britannicus et Junie étoient regardés comme des personnages foibles : ce ne fut qu'avec le tems que les connoisseurs firent revenir le Public. On vit que cette Piece étoit la peinture fidelle de la Cour de Néron. On admira enfin toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. On comprit que Britannicus et Junie ne devoient pas avoir un autre caractere ; on démêla dans Agrippine des beautés vraies, solides, qui ne sont ni gigantesques, ni hors de la nature, et qui ne surprennent point le Parterre par des déclamations empoulées. Le développement du caractere de Néron fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de Burrhus est admirable, d'un bout à l'autre, et qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité.

Britannicus fut la Piece des connoisseurs, qui conviennent des défauts et qui apprécient les beautés.»

Tel fut aussi, à-peu-près, sur cette Tragédie le sentiment de Boileau, qui « voyant Racine assez chagrin du peu de succès de la premiere représentation, courut à lui, devant tout le monde, et l'embrassa, avec transport, en lui disant, tout haut, qu'elle étoit ce qu'il avoit fait de mieux jusqu'alors, » dit l'Abbé de La Porte., dans ses *Anecdotes Dramatiques.*

« A l'âge de quatre-vingts ans, le célebre Baron voulut jouer le rôle de Britannicus. Plusieurs Spectateurs, choqués de voir ce personnage, qui est un Prince à peine sorti de l'enfance, représenté par un octogénaire, ne purent s'empêcher de rire et d'interrompre le Spectacle. Baron, sans se déconcerter, s'avança sur le bord du Théatre, se croisa les bras, et, après avoir regardé fixement le public, il s'écria : *Ingrat Parterre, que j'ai élevé !* et continua le rôle. » *Ibidem.*

« Le même Baron, prêt à jouer ce rôle un jour, trouva le Prince de Conti dans une coulisse, et lui dit, avec dignité : *Bon soir au grand Conti.* —— *Tope à Britannicus*, lui répondit le Prince, en passant. *Ibidem.*

Beaubourg, jouant Néron, disoit ces deux vers de la neuvieme scene du troisieme acte, adressés à Burrhus, en parlant d'Agrippine :

Répondez-m'en, vous dis-je, ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus,

avec des cris aigus et tout l'emportement de la férocité. Cette expression étrange renfermoit tant de vérité que tout le monde en étoit frappé de terreur. Ce n'étoit plus Beaubourg; c'étoit Néron même. Cependant, ces deux vers semblent demander uniquement la dignité d'un Empereur et la tranquillité cruelle d'un fils dénaturé, » observe l'Abbé de La Porte, *ibidem.*

« A une représentation de cette Tragédie, sur un Théatre de Province, l'Actrice qui étoit chargée du rôle d'Agrippine manqua de mémoire, et, au lieu de dire, dans la scene seconde du quatrieme acte :

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux,

elle dit :

Mit Rome dans mon lit et Claude à mes genoux;

ce qui ne manqua pas de faire beaucoup rire. »

Ibidem.

BRITANNICUS,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'hôtel de Bourgogne, en Décembre 1669.

PERSONNAGES.

NÉRON, Empereur Romain et fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de Messaline et de l'Empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, pere de Néron, et en secondes noces veuve de l'Empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, Gouverneur de Néron.

NARCISSE, Gouverneur de Britannicus.

ALBINE, Confidente d'Agrippine.

Gardes.

La Scene est à Rome, dans une chambre du Palais de Néron.

BRITANNICUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le Palais, sans suite et sans escorte,
La mere de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le tems qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré ;
Contre Britannicus, Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.

Britannicus le gêne, Albine; et, chaque jour,
Je sens que je deviens importune, à mon tour.

ALBINE.

Quoi! vous, à qui Néron doit le jour qu'il respire?
Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire?
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine:
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine.
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame? Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une ame trop instruite!
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un Empereur parfait?
Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,
Au tems de ses Consuls croit être retournée;
Il la gouverne en pere: enfin, Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;
Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain; je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.
Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,

La fierté des Néron, qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices:
De Rome, pour un tems, Caïus fut les délices;
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidele,
D'une longue vertu laisse un jour le modele?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat
Pour le conduire au gré du Peuple et du Sénat?
Ah! que de la Patrie il soit, s'il veut, le pere;
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mere.
De quel nom, cependant, pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée;
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il? est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?

ALBINE.

Vous, leur appui, Madame?...

AGRIPPINE, *l'interrompant.*

Arrête, chere Albine.
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule, éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frere de Junie abandonna la vie,

Silanus, sur qui Claude avoit jeté les yeux,
Et qui comptoit Auguste au rang de ses ayeux.
Néron jouït de tout; et moi, pour récompense,
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que, quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE.

Quel dessein!

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus?

AGRIPPINE.

Je le craindrois bientôt, s'il ne me craignoit plus!

ALBINE.

Une juste frayeur vous alarme peut-être;
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins, son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défere,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mere.
Sa prodigue amitié ne se réserve rien.
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste votre ayeul honora moins Livie.
Néron devant sa mere a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.

Tous ces présens, Albine, irritent mon dépit.
Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit.
Non, non, le tems n'est plus que Néron jeune encore,
Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore.
Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'Etat,
Que mon ordre au Palais assembloit le Sénat,
Et que, derriere un voile, invisible et présente,
J'étois de ce grand corps l'ame toute puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers
Vinrent le reconnoître au nom de l'univers.
Sur son trône, avec lui, j'allois prendre ma place.
J'ignore quel conseil prépara ma disgrace.
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance; et, courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône, où je m'allois placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chûte, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste; et l'on n'implore plus
Que le nom de Séneque et l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah! si de ce soupçon votre ame est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous un venin qui vous tue?
Allez avec César vous éclaircir, du moins.

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillans, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
De son désordre, Albine, il faut que je profite....
J'entends du bruit.... On ouvre.... Allons, subitement,
Lui demander raison de cet enlévement.
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son ame....
Mais, quoi! déja Burrhus sort de chez lui?

SCENE II.

BURRUS, AGRIPPINE, ALBINE.

BURRHUS, *à Agrippine.*

MADAME,
Au nom de l'Empereur, j'allois vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pu vous alarmer;
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyiez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons; il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César, pour quelque tems, s'est soustrait à nos yeux.

Déja par une porte, au Public moins connue,
L'un et l'autre Consul vous avoient prévenue,
Madame.... Mais souffrez que je retourne exprès....

AGRIPPINE, *l'interrompant.*

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant, voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur!

AGRIPPINE.

Prétendez-vous long tems me cacher l'Empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barriere entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Séneque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat?
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?
Certes! plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion;
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mere de vos maîtres,
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant: n'est-il pas tems qu'il regne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne?

Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses ayeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibere;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus, mon pere.
Parmi tant de Héros, je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'instruire, au moins, combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé, dans cette occasion,
Que d'excuser César d'une seule action;
Mais, puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat, qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse:
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse;
Mais vous avois-je fait serment de le trahir?
D'en faire un Empereur qui ne sût qu'obéir?
Non, ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'Empire Romain,
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
N'avoit-on que Séneque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La Cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit, en eût présenté mille;

Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir.
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, Madame? on vous révere :
Ainsi que par César, on jure par sa mere.
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire et grossir votre Cour;
Mais le doit-il, Madame? et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je, enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si long-tems asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître.
Le peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats;
César nomme les Chefs sur la foi des Soldats.
Thraséas, au Sénat, Corbulon, dans l'armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les déserts autrefois peuplés de Sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire?
Pourvu que, dans le cours d'un regne florissant,
Rome soit toujours libre et César tout puissant?...
Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses ayeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.

Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
Ramenent tous les ans ses premieres années !

AGRIPPINE.

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que, sans vous, Néron va s'égarer ?
Mais vous, qui, jusqu'ici, content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur ?
Ne tient il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes ayeux, qui brille dans Junie ?
De quoi l'accuse-t-il ? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'État,
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ;
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
Elle est dans un Palais tout plein de ses ayeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un Prince rebelle,
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
Et vous-même avoûrez qu'il ne seroit pas juste
Qu'on disposât sans lui de la niece d'Auguste ?

AGRIPPINE.

Je vous entends. Néron m'apprend, par votre voix,

Qu'en

Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misere,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espere.
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée :
Il veut, par cet affront, qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne, avec terreur,
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
Il le peut. Toutefois, j'ose encore lui dire
Qu'il doit, avant ce coup, affermir son Empire ;
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma foible autorité,
Il expose la sienne, et que, dans la balance,
Mon nom peut être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi ! Madame, toujours soupçonner son respect ?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
Quoi, de vos ennemis devenez-vous l'appui,
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'Empire ?
Vous craindrez-vous, sans cesse, et vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens ?
Ah ! quittez d'un Censeur la triste diligence !
D'une mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs, sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Eh ! qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,
Lorsque Néron, lui-même, annonce ma ruine ?
Lorsque de sa présence il semble me bannir ?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est tems de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste; et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons....
Voici Britannicus. Je lui cede ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrace;
Et peut-être, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

(Il sort.)

SCENE III.

BRITANNICUS, NARCISSE, AGRIPPINE, ALBINE.

AGRIPPINE, *à Britannicus.*

AH ! Prince, où courez vous? Quelle ardeur inquiette
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah ! Dieux!
Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée

S'est vue en ce Palais indignement traînée.
Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris ?
Enfin, on me l'enleve. Une loi trop sévere
Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misere.
Sans doute, on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs !

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures :
Mes plaintes ont déja précédé vos murmures ;
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

(*Elle sort, avec Albine.*)

SCENE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

LA croirai je, Narcisse ? et dois-je, sur sa foi,
La prendre pour arbitre entre son fils et moi ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine
Que mon pere épousa jadis pour ma ruine ;
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours ?

NARCISSE.

N'importe : elle se sent comme vous outragée ;
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts.
Ce Palais retentit en vain de vos regrets.
Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante,
Semer ici la plainte, et non pas l'épouvante,
Que vos ressentimens se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah ! Narcisse, tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude !
Tu sais si pour jamais, de ma chûte étonné,
Je renonce à l'Empire où j'étois destiné !....
Mais je suis seul encor. Les amis de mon pere
Sont autant d'inconnus que glace ma misere.
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui, dans leur cœur, me réservent leur foi.
Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connoissance,
Que vois-je autour de moi que des amis vendus,
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ?
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon ame ?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours ;
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse ?

NARCISSE.

Ah ! quelle ame assez basse !...

C'est à vous de choisir des confidens discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai ; mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la derniere science;
On le trompe long-tems !.... Mais, enfin, je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon pere, il m'en souvient, m'assura de ton zele :
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidele;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.
Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidele secours.
Sur-tout, dans ce Palais remarque, avec adresse,
Avec quel soin Néron fait garder la Princesse.
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant, de Néron je vais trouver la mere,
Chez Pallas, comme toi, l'affranchi de mon pere.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre; et, s'il se peut,
M'engager, sous son nom, plus loin qu'elle ne veut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON, *à Burrhus.*

N'EN doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,
C'est ma mere, et je veux ignorer ses caprices;
Mais je ne prétends plus ignorer, ni souffrir
Le Ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mere;
Il séduit chaque jour Britannicus, mon frere:
Ils l'écoutent lui seul; et qui suivroit leurs pas
Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop, de tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la derniere fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte:
Je le veux, je l'ordonne; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma Cour.
Allez, cet ordre importe au salut de l'Empire....
(*A Narcisse.*) (*Aux Gardes.*)
Vous, Narcisse, approchez... Et vous, qu'on se retire.
(*Burrhus et les Gardes sortent.*)

SCENE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRACES aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Palias p'curer leur impuissance....
Mais, que vois-je?.... vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus, paroissez consterné?
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards, errans à l'aventure?
Tout vous rit; la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous?

NÉRON.

Depuis un moment; mais pour toute ma vie,
J'aime.... que dis-je aimer? j'idolâtre Junie!

NARCISSE.

Vous l'aimez?

NÉRON.

Excité d'un desir curieux,
Cette nuit, je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au Ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes;

Belle, sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue.
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est-là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux, je croyois lui parler.
J'aimois jusqu'à ses pleurs, que je faisois couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grace.
J'employois les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour....
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image.
Elle m'est apparue avec trop d'avantage :
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Quoi ! Seigneur, croira-t-on
Qu'elle aît pu si long-tems se cacher à Néron ?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse ; et soit que sa colere
M'imputât le malheur qui lui ravit son frere ;
Soit que son cœur, jaloux d'une austere fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;
Fidelle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,

Elle se déroboit même à sa renommée ;
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la Cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi ! Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine ;
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer ;
Seule dans son Palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer !
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoi ! s'il l'aime,
Seigneur ?

NÉRON.

Si jeune encor, se connoît-il lui-même ?
D'un regard enchanteur connoît-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déja faits à l'usage des larmes.
A ses moindres desirs il sait s'accommoder ;
Et peut-être déja sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu ? Sur son cœur il auroit quelque empire !

NARCISSE.

Je ne sais ; mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux

Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux.
D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant,
Il alloit voir Junie, et revenoit content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse; il doit plutôt souhaiter sa colere.
Néron impunément ne sera pas jaloux!

NARCISSE.

Vous?... Eh! de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines:
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes;
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les Rois sans diadême,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard,
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;
Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir, en soupirant, avouer sa victoire,
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déja charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!
Que d'importunités!

NARCISSE.

Quoi donc! qui vous arrête,
Seigneur?

NÉRON.

Tout; Octavie, Agrippine, Burrhus,
Séneque, Rome entiere et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.
Mes yeux, depuis long-tems, fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force!
Le Ciel même, en secret, semble la condamner.
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner,
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche;
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche.
L'Empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier?
L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre aveul, soupiroit pour Livie:
Par un double divorce ils s'unirent tous deux;
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibere, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici, contraire à vos desirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON.

Eh! ne connois-tu pas l'implacable Agrippine?
Mon amour inquiet déja se l'imagine
Qui m'amene Octavie, et, d'un œil enflammé,
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé;
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,

Me fait un long récit de mes ingratitudes....
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien ?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
Vivez, régnez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous ?.... Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas :
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contr'elle et tâche à la braver;
Mais, je t'expose ici mon ame toute nue,
Si-tôt que mon malheur me ramene à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ses yeux, où j'ai lu si long-tems mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle,
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :
Mon génie étonné tremble devant le sien ;
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuis par-tout, que même je l'offense,
Et que, de tems en tems, j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite, autant que je la fuis....
Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse;
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi.

Par

Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient, sur-tout, de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidele secours.

NÉRON.

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle:
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant, vante-lui ton heureux stratagême;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi même,
Qu'il la voit sans mon ordre... On ouvre... La voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

(*Narcisse sort.*)

SCENE III.

JUNIE, NÉRON.

NÉRON.

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.
J'allois voir Octavie, et non pas l'empereur.

NÉRON.

Je le sais bien, Madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NÉRON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connoître Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Eh! quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous, qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grace, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats?

NÉRON.

Quoi! Madame, est-ce donc une légere offense
De m'avoir si long-tems caché votre présence?
Ces trésors, dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensévelir?
L'heureux Britannicus verra-t il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma Cour?
On dit plus. Vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée;
Car je ne croirai point que, sans me consulter,
La sévere Junie ait voulu le flatter,

Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée ?

JUNIE.

Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille,
Seul reste du débris d'une illustre famille.
Peut-être, il se souvient qu'en un tems plus heureux
Son pere me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime; il obéit à l'Empereur, son pere,
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mere:
Vos desirs sont toujours si conformes aux siens !....

NÉRON, *l'interrompant.*

Ma mere a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine.
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah ! Seigneur, songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance ?

NÉRON

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens,
Peut, sans honte, assembler vos ayeux et les siens;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux?

NÉRON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous?

NÉRON.

Je vous nommerois, Madame, un autre nom
Si j'en savois quelqu'autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome et l'Empire.
Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'Empire des humains.
Vous-même, consultez vos premieres années.
Claudius à son fils les avoit destinées,
Mais c'étoit en un tems où de l'Empire entier
Il croyoit, quelque jour, le nommer l'héritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du côté de l'Empire.
En vain de ce présent ils m'auroient honoré,
Si votre cœur devoit en être séparé,
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes,
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes
Des jours toujours à plaindre, et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage;
Rome, aussi-bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie et me fait dénouer
Un hymen que le Ciel ne veut point avouer.

Songez-y donc, Madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un Prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux, trop long-tems captivés,
Digne de l'univers, à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raison, je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsqu'avec frayeur je parois à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez, tout d'un coup, la place d'Octavie!
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Eh! pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille,
Qui vit, presque en naissant, éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité, nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement, de cette nuit profonde,
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON.

Je vous ai déja dit que je la répudie:
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement.
Je vous réponds de vous; consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappellez la mémoire,
Et ne préférérez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir
La gloire d'un refus, sujet au repentir.

JUNIE.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée:
Je ne me flatte point d'une gloire insensée:
Je sais de vos présens mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moi répandroit de splendeur,
Plus il me feroit honte, et mettroit en lumiere
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritiere.

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame; et l'amitié ne peut aller plus loin!
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystere.
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frere;
Et pour Britannicus....

JUNIE, *l'interrompant.*

Il a su me toucher,
Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité, sans doute, est peu discrete;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprête.
Absente de la Cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée,
Quand l'Empire devoit suivre son hyménée;
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son Palais déserté,
La fuite d'une Cour que sa chûte a bannie
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs.
Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs;
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source:

Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs,
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Eh! ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paîroit de sa vie;
Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paroître devant vous.

JUNIE.

Ah! Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, Madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourroit engager.
Je ne veux point le perdre; il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins, par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi, que je lui prononce un arrêt si sévere!
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.

Quand même jusques-là je pourrois me trahir,
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

NERON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame.
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets:
J'entendrai des regards, que vous croirez muets;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste, ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais!

SCENE IV.

NARCISSE, NÉRON, JUNIE.

NARCISSE, *à Néron.*

BRITANNIRUS, Seigneur, demande la Princesse;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah! Seigneur!....

NÉRON, *l'interrompant.*

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi.
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

(*Il sort.*)

SCENE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

AH cher Narcisse, cours au-devant de ton maître,
Dis-lui... Je suis perdue, et je le vois paroître!

SCENE VI.

BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE.

BRITANNICUS, *à Junie.*

MADAME, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?....
Mais, parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore?
Hélas! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours?
Quelle nuit! quel réveil!.... Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence?
Que faisoit votre amant!.... Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,

M'avez-vous, en secret, adressé quelque plainte ?
Ma Princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?...
Vous ne me dites rien ?... Quel accueil ! quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace ?
Parlez.... nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parlé, est ailleurs occupé.
Ménageons les momens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS,

Eh ! depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ?
Quoi ! déja votre amour souffre qu'on le captive ?
Qu'est devenu ce cœur, qui me juroit toujours
De faire à Néron même envier nos amours ? ...
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte:
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte.
Chacun semble des yeux approuver mon courroux;
La mere de Néron se déclare pour nous.
Rome de sa conduite, elle même offensée....

JUNIE, *l'interrompant.*

Ah ! Seigneur, vous parlez contre votre pensée !
Vous-même, vous m'avez avoué, mille fois,
Que Rome le louoit d'une commune voix.
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute, la douleur vous dicte ce langage ?

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer.

Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer !
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable,
Et ce moment si cher, Madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?..
Quoi ! même vos regards ont appris à se taire?....
Que vois-je ? vous craignez de rencontrer mes yeux ?
Néron vous plaîroit-il ? vous serois-je odieux ?
Ah ! si je le croyois !... Au nom des Dieux, Madame,
Éclaircissez le trouble où vous jettez mon ame !
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS, *à Narcisse.*

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?

(*Il sort.*)

SCENE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON, *à Junie.*

MADAME....

JUNIE, *l'interrompant.*

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laissez couler, du moins,
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien, de leur amour tu vois la violence,
Narcisse? Elle a paru jusques dans son silence!
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer;
Mais je mettrai ma joie à le désespérer!
Je me fais de sa peine une image charmante!
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante!....
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter;
Et, tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore!

(*Il sort.*)

SCENE IX.

NARCISSE, *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse. Voudrois-tu résister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Pallas obéira, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma mere a-t-elle vu confondre son orgueil?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports, dès long-tems, commencent d'éclater.
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter?

NÉRON.

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.
Rome et tous vos soldats réverent ses ayeux;
Germanicus son pere est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir: vous savez son courage;

Et ce qui me la fait redouter davantage
C'est que vous appuyez vous-même son courroux;
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi ! Burrhus ?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possede....

NÉRON, *l'interrompant.*

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remede.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime, enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur; et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.
Mais si dans son devoir votre cœur affermi
Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi,
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de son chaste amour, vainqueur de vos mépris;
Sur-tout, si, de Junie évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence.
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque, dans les alarmes,
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,

Ou, lorsque, plus tranquille, assis dans le Sénat,
Il faudra décider du destin de l'État,
Je m'en reposerai sur votre expérience;
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus, et je ferois quelque difficulté
D'abaisser jusques-là votre sévérité.
Adieu. Je souffre trop éloigné de Junie.

(Il sort.)

SCENE II.

BURRHUS, *seul.*

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie.
Cette férocité, que tu croyois fléchir,
De tes foibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre!
O Dieux! en ce malheur quel conseil dois-je prendre?
Séneque, dont les soins me devroient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais, quoi? si d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvois.... La voici, mon bonheur me l'adresse.

SCENE III.

AGRIPPINE, ALBINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Hé bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons !
Et vous vous signalez par d'illustres leçons!
On exile Pallas, dont le crime, peut-être,
Est d'avoir à l'Empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien : jamais sans ses avis
Claude, qu'il gouvernoit, n'eût adopté mon fils.
Que dis-je ? à son épouse on donne une rivale;
On affranchit Néron de la foi conjugale:
Digne emploi d'un Ministre, ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même et nourrir dans son ame
Le mépris de sa mere et l'oubli de sa femme !

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire.
Son orgueil, dès long-tems, exigeoit ce salaire;
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir, à regret,
Ce que toute la Cour demandoit, en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.

Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux.
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche;
Je vois que mon silence irrite vos dédains,
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine;
Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes, dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra, d'un côté le fils d'un Empereur,
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre, l'on verra le fils d'Enobarbus,
Appuyé de Séneque et du Tribun Burrhus,
Qui tous deux, de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses,
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même.

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sauront recuser l'injuste stratagême

D'un témoin irrité, qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zele sincere.
Madame, c'est un fils qui succede à son pere.
En adoptant Néron, Claudius, par son choix,
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibere, adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,
Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.
Sur tant de fondemens sa puissance établie
Par vous même aujourd'hui ne peut être affoiblie;
Et, s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer!

AGRIPPINE.

Ah! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer!

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colere.
Quoi! pour les intérêts de la sœur ou du frere,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours?
Contraindrez-vous César jusques dans ses amours?

AGRIPPINE.

Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
Inutile à la Cour, en étoit ignorée.
Les graces, les honneurs par moi seule versés,
M'attiroient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse;
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse.
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je? l'on m'évite, et déja délaissée...
Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée!
Quand je devrois du Ciel hâter l'arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron... Mais, voici son rival.

SCENE V.

BRITANNICUS, NARCISSE, AGRIPPINE, ALBINE.

BRITANNICUS, *à Agrippine.*

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles:
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le tems en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du Sénat s'intéresse pour nous;
Sylla, Pison, Plautus....

AGRIPPINE, *l'interrompant.*

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déja d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrace;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace:

Il ne m'en reste plus ; et vos soins trop prudens
Les ont tous écartés, ou séduits, dès long-tems.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance ;
Votre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis : il suffit. Malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colere.
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mere.
J'essaîrai, tour-à-tour, la force et la douceur ;
Ou, moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer par-tout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

(*Elle sort, avec Albine.*)

SCENE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

NE m'as-tu pas flatté d'une fausse espérance ?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui.... Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux

Qu'il faut développer ce mystere à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse ?
Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous ?

BRITANNICUS.

Si, par ton artifice,
Je pouvois revoir...

NARCISSE, *l'interrompant.*

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis.... mais, enfin,
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours vous la croyez fidelle?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux ; mais je sens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité:
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Eh ! qui croira qu'un cœur, si grand, en apparence,
D'une infidelle Cour ennemi, dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouie à la Cour ?

NARCISSE.

Eh ! qui sait si l'Ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'Empereur médité la défaite ?
Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher,
Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté, jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment,
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Eh ! bien, Narcisse, allons.... Mais, que vois-je ? c'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah ! Dieux ! à l'Empereur portons cette nouvelle.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa mere est occupée.

Adieu. Réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image, sans cesse, est présente à mon ame.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, Madame.
Vous voulez que ma fuite assure vos desirs;
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs?
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrette
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiette?
Eh! bien, il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS, *l'interrompant.*

Ah! vous deviez, du moins, plus long-tems disputer!
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un Empire ait pu vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir.
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayiez paru si long-tems détrompée;
Non, je l'avoue, encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice.
De mes persécuteurs j'ai vu le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux,
Madame. Il me restoit d'être oublié de vous!

JUNIE.

Dans un tems plus heureux, ma juste impatience
Vous feroit repentir de votre défiance;

Mais

Mais Néron vous menace. En ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez ; rassurez-vous, et cessez de vous plaindre :
Néron nous écoutoit et m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi ! le cruel....

JUNIE, *l'interrompant.*

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévere examinoit le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, Madame ?... Mais, hélas!
Vos yeux auroient pu feindre, et ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvoit me préserver ?
Il falloit....

JUNIE, *l'interrompant.*

Il falloit me taire, et vous sauver.
Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire !
De combien de soupirs interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime!
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler?
Ah ! dans ce souvenir inquiette, troublée,
Je ne me sentois pas assez dissimulée.

De mon front effrayé je craignois la pâleur.
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse, il me sembloit que Néron en colere
Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire.
Je craignois mon amour, vainement renfermé;
Enfin, j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas! pour son bonheur, Seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre!
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux.
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre....

BRITANNICUS, *l'interrompant.*

Ah! n'en voilà que trop! c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Eh! savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?

(*Se jettant aux pieds de Junie.*)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

JUNIE.

Que faites-vous?... Hélas! votre rival s'approche!

SCENE VIII.

NÉRON, GARDES, BRITANNICUS, JUNIE, GARDES.

NÉRON, *à Britannicus.*

PRINCE, continuez des transports si charmans!...
(*A Junie.*)
Je conçois vos bontés par ses remercîmens,
Madame. A vos genoux je viens de le surprendre;
Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre:
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie,
Par-tout où sa bonté consent que je la voie;
Et l'aspect de ces lieux, où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse,
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,
Moi, pour vous obéir, et vous, pour me braver;
Et ne s'attendoient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître!

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés ;
J'obéissois alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira !

NÉRON.

Tout l'Empire à la fois,
Rome....

BRITANNICUS, *l'interrompant.*

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnemens, le rapt et le divorce ?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se taît, du moins. Imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi, Néron commence à ne se plus forcer?

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chaçun devoit bénir le bonheur de son regne!

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens
Ne mériteront pas ses applaudissemens!

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire!

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-là!... C'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire!

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas, du moins, épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

(*Aux Gardes.*)

Je vous entends.... Hé bien, Gardes!

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est votre frere!... Hélas! c'est un amant jaloux!
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie:
Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales.

Seigneur, j'irai remplir le nombre des Vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés,
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés!

NÉRON.
L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine!
(*Aux Gardes.*)
Dans son appartement, Gardes, qu'on la remene.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.
C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

JUNIE.
Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage!

NÉRON, *aux Gardes.*
Gardes, obéissez, sans tarder davantage.
(*Une partie des Gardes emmenent Britannicus d'un côté, et les autres emmenent Junie d'un autre.*)

SCENE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS, *à part.*
Que vois-je? O Ciel!

NÉRON, *à part, sans voir Burrhus.*
Ainsi, leurs feux sont redoublés?
Je reconnois la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,

Ne s'est dans ses discours si long-tems étendue
Que pour faire jouer ce ressort odieux!...
(*A Burrhus, qu'il apperçoit.*)
Qu'on sache si ma mere est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce Palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi! Seigneur, sans l'ouïr?... Une mere?...

NÉRON, *l'interrompant.*

Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je desire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

OUI, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
César, lui-même, ici consent de vous entendre.
Si son ordre au Palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras.
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la Cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre Empereur. Vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La Cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse.

C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui....

Mais, voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

(*Burrhus sort.*)

SCENE II.

NÉRON, GARDES, AGRIPPINE.

(*Les Gardes restent dans le fond du Théatre.*)

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place....

(*Néron s'assied.*)

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir.
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'Empire et vous avoit mis de distance?
Les droits de mes ayeux, que Rome a consacrés,
Etoient même, sans moi, d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mere condamnée,
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguerent son choix,
Qui de ses affranchis mandierent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,

Prit insensiblement dans les yeux de sa niece
L'amour, où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux,
Ecartoit Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osoit épouser la fille de son frere.
Le Sénat fut séduit. Une loi moins sévere
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille,
Je vous nommai son gendre et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours:
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appella Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le tems, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déja trop avancé;
Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son pere excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux.
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zele,
Engagé, dès long-tems, à suivre son destin,
Pouvoit du trône encor lui r'ouvrir le chemin.
Je fis plus. Je choisis, moi-même, dans ma suite,
Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite.

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la Renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Séneque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus.
De Claude, en même tems, épuisant les richesses
Ma main, sous votre nom, répandoit ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui, d'ailleurs, réveillant leur tendresse premiere,
Favorisoient en vous Germanicus, mon pere.
Cependant Claudius penchoit vers son déclin.
Ses yeux, long-tems fermés, s'ouvrirent, à la fin.
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses Gardes, son Palais, son lit m'étoient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cacherent les pleurs.
Il mourut... Mille bruits en courent à ma honte....
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus alloit, secrétement,
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les Autels fumoient de sacrifices:
Par mes ordres trompeurs, tout le Peuple excité,

Du Prince déja mort demandoit la santé.
Enfin, des Légions l'entiere obéissance
Ayant de votre Empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le Peuple, étonné de son sort,
Apprit en même tems votre regne et sa mort.
C'est le sincere aveu que je voulois vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnoissant
Que, lassé d'un respect qui vous gênoit, peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connoître.
J'ai vu Burrhus, Séneque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui, je promets Junie à votre frere;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mere:
Que faites-vous? Junie, enlevée à la Cour,
Devient, en une nuit, l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avois placée.
Je vois Pallas banni, votre frere arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté:
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;

Et

Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier !

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'Empire;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité,
Pouvoit se reposer sur ma fidélité.
Aussi-bien, ces soupçons, ces plaintes assidues
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis (j'ose ici vous le dire, entre nous)
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disoient-ils, et tant de déférences
» Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompenses ?
» Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
» Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
» N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ? »
Non, que, si jusques-là j'avois pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir, que vos cris sembloient redemander;
Mais Rome veut un Maître, et non une Maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse?
Le Sénat, chaque jour, et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publioient qu'en mourant Claude, avec sa puissance,
M'avoit encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu, cent fois, nos soldats, en courroux,
Porter, en murmurant, leurs aigles devant vous;
Honteux de rabaisser, par cet indigne usage,
Les Héros dont encore elles portent l'image ?

Toute autre se seroit rendue à leurs discours;
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie,
Et la main de Pallas trame tous ces complots;
Et lorsque, malgré moi, j'assure mon repos,
On vous voit de colere & de haine animée.
Vous voulez présenter mon rival à l'armée.
Déja, jusques au camp, le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire Empereur! .. Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel seroit mon dessein? qu'aurois-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa Cour, quel rang pourrois-je attendre?
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur Empereur ils poursuivent la mere,
Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangere?
Ils me reprocheroient, non des cris impuissans,
Des desseins étouffés, aussi-tôt que naissans,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serois que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours:
Vous êtes un ingrat ... vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre, et votre dureté
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse! eh! par quelle infortune

Faut-il que tous mes soins me rendent importune?....
(*A part.*)
Je n'ai qu'un fils, ô Ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui, dès-lors, me furent annoncés....
(*A Néron.*)
J'ai fait ce que j'ai pu.... Vous régnez; c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie;
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté!

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le courroux,
Que Junie, à son choix, puisse prendre un époux;
Qu'ils soient libres tous deux et que Pallas demeure;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure?....
(*Apercevant Burrhus, qui paroît, dans le fond du Théatre.*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

SCENE III.

BURRHUS, NÉRON, AGRIPPINE, GARDES, *dans le fond.*

NÉRON, *à Agrippine.*

Oui, Madame, je veux que ma reconnoissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance,
Et je bénis déja cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie:
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et quant à cet amour, qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez....
Allez donc, et portez cette joie à mon frere....
(*Aux Gardes.*)
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mere.
(*Agrippine et les Gardes sortent.*)

SCENE IV.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmans!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,

Si de son amitié j'ai voulu vous distraire
Et si j'ai mérité cet injuste courroux?

NÉRON.

Je ne vous flatte point; je me plaignois de vous,
Burrhus. Je vous ai cru tous deux d'intelligence;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon rival; mais c'est pour l'étouffer!

BURRHUS.

Quoi! Seigneur?...

NÉRON, *l'interrompant.*

C'en est trop. Il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place!

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein!

NÉRON.

Burrhus?

BURRHUS.

De votre bouche, ô Ciel ! puis-je l'apprendre.
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre ?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?
Que dira-t-on de vous ? quelle est votre pensée ?

NÉRON.

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour,
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,
Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Eh ! ne suffit-il plus, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus ;
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime.
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zele
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,

Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulés?
Quel plaisir de penser et de dire, en vous-même:
« Par-tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime!
» On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
» Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer!
» Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
» Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage! »
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux!
Le sang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le Sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable.
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité.
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'Empire,
« Je voudrois, disiez-vous, ne savoir pas écrire!... »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre un action si noire....

(*Se jettant aux pieds de Néron.*)

Me voilà prêt, Seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appellez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée....
Mais, je vois que mes pleurs touchent mon Empereur!

Je vois que sa vertu frémit de leur fureur!
Ne perdez point de tems, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides.
Appellez votre frere; oubliez dans ses bras....

NÉRON, *l'interrompant.*

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur. On le trahit; je sais son innocence.
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NERON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

(*Burrhus sort.*)

SCENE V.

NARCISSE, NÉRON.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste;
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux.
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez. Je reconnois ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affoiblie
Me défend....

NÉRON.

Oui, Narcisse ; on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur ; mais il s'est vu tantôt emprisonner.
Cette offense en son cœur sera long-tems nouvelle.
Il n'est point de secrets que le tems ne révele ;
Il saura que ma main lui devoit présenter
Un poison, que votre ordre avoit fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'étoit bien promis.
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc ! qu'a-t-elle dit ? et que voulez-vous dire ?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste
On verroit succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et si je m'en croyois ce triomphe indiscret
Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage?
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse, pour tous noms, celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Eh! prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairoient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres desirs perdez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.

Non, non, dans leurs discours il sont plus retenus.
Tant de précaution affoiblit votre regne ;
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis long-tems, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardens à vous complaire :
Leur prompte servitude a fatigué Tibere.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
Que je reçus de Claude, avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur !
Faites périr le frere, abandonnez la sœur.
Rome, sur les Autels prodiguant les victimes,
Fussent ils innocens, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frere sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus : il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille !

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit :
Son adroite vertu ménage son crédit;
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.
Ils verroient, par ce coup, leur puissance abaissée :
Vous seriez libre alors, Seigneur ; et devant vous

Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'Empire.
» Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
» Burrhus conduit son cœur, Séneque son esprit.
» Pour toute ambition, pour vertu singuliere,
» Il excelle à conduire un char dans la carriere,
» A disputer des prix indignes de ses mains,
» A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
» A venir prodiguer sa voix sur un Théatre,
» A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
» Tandis que des soldats, de momens en momens,
» Vont arracher pour lui des applaudissemens.... »
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire !

NÉRON.

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, Madame, Néron.... qui l'auroit pu penser!
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa Cour inviter la jeunesse.
Il veut que d'un festin la pompe et l'alégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos sermens,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.
Il éteint cet amour, source de tant de haine;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes ayeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avoûrai, lui pardonne, en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret....
Quoi! je ne serai plus séparé de vos charmes!
Quoi! même en ce moment, je puis voir, sans alarmes,
Ces yeux, que n'ont émus ni soupirs, ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire et l'Empereur?

Ah! Madame.... Mais, quoi! quelle nouvelle crainte
Tient, parmi mes transports, votre joie en contrainte?
D'où vient qu'en m'écoutant vos yeux, vos tristes yeux
Avec de longs regards se tournent vers les Cieux?
Qu'est-ce que vous craignez?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même;
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez?

JUNIE.

Hélas! si je vous aime!

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais, me répondez-vous de sa sincérité?

BRITANNICUS.

Quoi! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte!
Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment?

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine:
Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.
Grace aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paroître,

Je m'en fie à Burrhus. J'en crois même son maître.
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :
Sur des pas différens vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connois Néron et la Cour que d'un jour ;
Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette Cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est il sans crainte ?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le Sénat.
Que dis-je ? il reconnoît sa derniere injustice ;
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avoit dit, ma Princesse, à quel point !....

JUNIE, *l'interrompant.*

Mais, Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Eh ! pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Eh ! que sais-je ! Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.
Je crains Néron. Je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment, malgré moi, prévenue,
Je vous laisse, à regret, éloigner de ma vue.

Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez,
Couvroit contre vos jours quelques piéges dressés!
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance!
S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois,
Et si je vous parlois pour la derniere fois!
Ah! Prince!

BRITANNICUS.

Vous pleurez! Ah! ma chere Princesse!...
Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse?
Quoi! Madame, en un jour où, plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révere,
Aux pompes de sa Cour préférer ma misere!
Quoi! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux
Refuser un Empire et pleurer à mes yeux!
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes;
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrois suspect par un plus long séjour.
Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince!....

BRITANNICUS.

On m'attend, Madame; il faut partir.

JUNIE.

Mais, du moins, attendez qu'on vous vienne avertir.

SCENE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE, *à Britannicus.*

Prince, que tardez-vous ? Partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend pour éclater que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie :
(*A Julie.*)
Allez.... Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS, *à Junie.*

Allez, belle Junie ; et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend....
(*A Agrippine.*)
Dès que je le pourrai : je reviens sur vos traces,
Madame ; et de vos soins j'irai vous rendre graces.
(*Il sort.*)

SCENE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités?
Hélas! à peine encor je conçois ce miracle!...
Quand même à vos bontés je craindrois quelque obstacle,
Le changement, Madame, est commun à la Cour,
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit; j'ai parlé, tout a changé de face:
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvellé la foi de ses promesses!
Par quels embrassemens il vient de m'arrêter!
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvoient me quitter.
Sa facile bonté, sur son front répandue,

Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.
Ils s'épanchoit en fils qui vient, en liberté,
Dans le sein de sa mere oublier sa fierté....
Mais bientôt, reprenant un visage sévere,
Tel que d'un Empereur qui consulte sa mere,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusoient contre nous de sa facilité....
Mais, enfin, à son tour, leur puissance décline.
Rome, encore une fois, va connoître Agrippine.
Déja de ma faveur on adore le bruit.
Cependant, en ces lieux n'attendons pas la nuit.
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste....

(*On entend un grand bruit.*)

Mais, qu'est-ce que j'entends?... Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

JUNIE.

O Ciel, sauvez Britannicus!

SCENE IV.

BURRHUS, AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE, *à Burrhus.*

BURRHUS, où courez-vous?... Arrêtez.... Que veut dire....

BURRHUS, *l'interrompant.*

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE, *à part.*

Ah! mon Prince!

AGRIPPINE, *à Burrhus.*

Il expire?

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,

Madame.

JUNIE, *à Agrippine.*

Pardonnez, Madame, à ce transport.

Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

QUEL attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
Madame; il faut quitter la Cour et l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frere il n'a point eu d'horreur?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystere.
A peine l'Empereur a vu venir son frere,
Il se leve, il l'embrasse: on se taît, et soudain
César prend le premier une coupe à la main.
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
» Ma main de cette coupe épanche les prémices,
» Dit-il. Dieux! que j'appelle à cette effusion,
» Venez favoriser notre réunion!... »
Par les mêmes sermens Britannicus se lie.
La coupe, dans ses mains par Narcisse est remplie;
Mais ses levres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissans efforts,
Madame; la lumiere à ses yeux est ravie:
Il tombe sur son lit, sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.

La moitié s'épouvante et sort avec des cris;
Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant, sur son lit il demeure penché:
D'aucun étonnement il ne paroît touché.
» Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
» A souvent, sans péril, attaqué son enfance.... »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui;
Et sa perfide joie éclate, malgré lui....
Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse Cour j'ai traversé la presse;
Et j'allois, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César et tout l'Etat.

AGRIPPINE.

Le voici.... Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCENE VI.

NÉRON, AGRIPPINE, NARCISSE, BURRHUS.

NÉRON, *à part, en apercevant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron. J'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort; je reconnois les coups:
Je connois l'assassin.

NÉRON.

Eh ! qui, Madame ?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi !... Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable ;
Et, si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre ;
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné.
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame !... mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE.

Eh ! Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?

(*A Agrippine.*)

Britannicus, Madame, eut des desseins secrets,
Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.
Il aspiroit plus loin qu'à l'hymen de Junie :
De vos propres bontés il vous auroit punie.
Il vous trompoit, vous même, et son cœur offensé
Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que, malgré vous, le sort vous ait servie ;
Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,

Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres;
Mais vous....

AGRIPPINE, *à Néron.*

Poursuis, Néron: avec de tels Ministres
Par des faits glorieux tu vas te signaler.
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frere:
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mere.
Dans le fond de ton cœur, je sais que tu me hais.
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits....
Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce Ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours....
Mais j'espere qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes,
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu. Tu peux sortir.

NÉRON, *à Narcisse.*

Narcisse, suivez-moi.

(*Il sort, avec Narcisse.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

AH ! Ciel, de mes soupçons quelle étoit l'injustice!
Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse !...
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron, en me quittant, m'a laissé pour adieux?
C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arrête;
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête:
Il vous accablera, vous-même, à votre tour.

BURRHUS.

Ah! Madame, pour moi, j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au Ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'Etat!
Son crime seul n'est pas ce qui me désespere:
Sa jalousie a pu l'armer contre son frere;
Mais, s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférens ont déja la constance
D'un Tyran, dans le crime endurci, dès l'enfance.
Qu'il acheve, Madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas! loin de vouloir éviter sa colere,
La plus soudaine mort me sera la plus chere!

SCENE VIII et derniere.

ALBINE, AGRIPPINE, BURRHUS.

ALBINE.

Ah! Madame!... ah! Seigneur! courez vers l'Empereur;
Venez sauver César de sa propre fureur:
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie?
Elle a feint de passer chez la triste Octavie;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du Palais elle sort éperdue.
D'abord, elle a d'Auguste aperçu la statue;
Et, mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressans elle tenoit liés:
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
» Protége en ce moment le reste de ta race.
» Rome, dans ton Palais, vient de voir immoler
» Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
» On veut, après sa mort, que je lui sois parjure;
» Mais, pour lui conserver une foi toujours pure,

» Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels,
» Dont ta vertu t'a fait partager les autels.... »
Le peuple, cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs, et, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui.
Ils la menent au Temple, où, depuis tant d'années,
Au culte des Autels nos Vierges destinées
Gardent fidélement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux.
César les voit partir, sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire;
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie;
Son infidele sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même tems frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche, sans dessein: ses yeux, mal assurés,
N'osent lever au Ciel leurs regards égarés;
Et l'on craint, si la nuit, jointe à la solitude,
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus long-tems sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le tems presse. Courez.... Il ne faut qu'un caprice.
Il se perdroit, Madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice!...

(*A Burrhus.*)

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.
Voyons quel changement produiront ses remords,
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes!

FIN.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

A MONSEIGNEUR
COLBERT,

Secrétaire d'État, Contrôleur-Général des Finances, Surintendant des Bâtimens, Grand Trésorier des Ordres du Roi, Marquis de Seignelay, &c.

MONSEIGNEUR,

Quelque juste défiance que j'aie de moi-même et de mes Ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette Tragédie. Vous

ne l'avez pas jugée tout-à-fait indigne de votre approbation ; mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous, c'est, Monseigneur, que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables, pour peu qu'elles puissent servir ou à sa gloire ou à son plaisir ; et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zele de votre Prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurois ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer ; et que ne dirois-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France ; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe ; de cet esprit vaste, qui embrasse, qui exécute tout-à-la-

fois tant de grandes choses ; de cette ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue !

Mais, Monseigneur, il faut être plus retenu à vous parler de vous-même ; et je craindrois de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré. Il vaut mieux que je songe à la mériter par quelque nouvel Ouvrage : aussi-bien, c'est le plus agréable remercîment qu'on vous puisse faire.

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,
RACINE.

PRÉFACE.

Titus Reginam Berenicem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab urbe dimisit invitus invitam.

C'est-à-dire, que « Titus, qui aimoit passionnément Bérénice, et qui même, à ce » qu'on croyoit, lui avoit promis de l'épouser, » la renvoya de Rome, malgré lui et malgré » elle, » dès les premiers jours de son Empire. Cette action est très-fameuse dans l'Histoire, et je l'ai trouvée très-propre pour le Théatre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les Poëtes que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile; et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matiere pour tout un Chant d'un Poëme héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une Tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé

Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la Piece; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien, dans le cœur des Spectateurs, l'émotion que le reste y avoit pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une Tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les Acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la Tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet; mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit long-tems que je voulois essayer si je pourrois faire une Tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des Anciens; car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. « Que ce que vous ferez, dit

» Horace, soit toujours simple, et ne soit » qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé, après le refus qu'on lui avoit fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctete*, dont tout le sujet est Ulysse, qui vient pour surprendre les fleches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnoissances, est moins chargé de matiere que la plus simple Tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élevent, avec raison, au-dessus de tous les Poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction, et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute; et c'est, sans doute, cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les Anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux Comédies de ce Poëte, pour en faire une des siennes!

Et il ne faut pas croire que cette regle ne soit

fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la Tragédie; et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le réfuge des Poëtes, qui ne sentoient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force, pour attacher durant cinq actes leurs Spectateurs, par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon Ouvrage. Mais aussi je ne puis croire que le Public me sache mauvais gré de lui avoir donné une Tragédie, qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentieme représentation a été aussi suivie que la premiere.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avois re-

cherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une Tragédie qui étoit si peu chargée d'intrigues ne pouvoit être selon les regles du Théatre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une Piece qui les touche, et qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les regles. La principale regle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette premiere. Mais toutes ces regles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la Poétique d'Aristote. Qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris, et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un Musicien disoit à Philippe, Roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanson n'étoit pas selon les regles : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que

» vous soyiez jamais si malheureux que de savoir
» ces choses-là mieux que moi ! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire ; car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les Lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne pense rien, et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense ? Il parle de Protase, comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette premiere des quatre parties de la Tragédie soit toujours la plus proche de la derniere, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connoissance des regles l'empêche de se divertir à la Comédie. Certainement si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très-injustement d'*une grande multiplicité d'incidens* ; et qu'il n'a même jamais rien lu de la Poétique, que dans quelques Préfaces de Tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les regles du Théatre, puisqu'heureusement pour le Public il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les

regles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*, ces *Mesdemoiselles mes regles*, et quantité d'autres basses affectations, qu'il trouvera condamnées dans tous les bons Auteurs, s'il se mêle jamais de les lire. Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits Auteurs infortunés qui n'ont jamais pu, par eux-mêmes, exciter la curiosité du Public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque Ouvrage qui réussisse pour l'attaquer; non point par jalousie, car sur quel fondement seroient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres Ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

NOTE

NOTE

DES RÉDACTEURS.

LE sujet de cette Piece est entiérement contenu dans le court passage de Suétone, rapporté et traduit au commencement de la Préface de Racine. D'ailleurs, ce sujet est si connu de tout le monde qu'il seroit superflu de le détailler ici.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR BÉRÉNICE.

Nous avons fait connoître, dans le Catalogue des Pieces de P. Corneille, tome cinquieme des Tragédies de notre Collection, pourquoi les amours et la séparation de Titus et Bérénice furent, mis au Théatre, et le différent succès qu'eurent, dans leur nouveauté, les deux Pieces que produisit ce sujet. Quoique celle de Racine ait eu trente représentations, de suite, elle n'en a pas moins été très-vivement critiquée dans le tems, sur-tout, par l'Abbé de Villars, dont parle Racine à la fin de sa Préface; depuis, par Fatouville, dans sa Comédie d'*Arlequin Protée*, jouée au Théatre Italien en 1683; depuis, par Saint-Evrémont, par l'Abbé Dubos, par l'Abbé Pellegrin, dans le *Mercure* d'Octobre et de Novembre 1724, et par plusieurs autres.

Racine le fils nous apprend, dans les *Mémoires sur la Vie de son pere*, qu'il fut très-sensible aux critiques de l'Abbé de Villars et à celles de Fatouville. Celles du premier, connu par un Ouvrage cabalistique, intitulé *Le Comte de Gabalis*, « parurent outrées à Subligny, lui-même, qui, prenant alors la défense du même Poëte dont il avoit critiqué l'*Andromaque*, fit voir que l'Ecrivain ingénieux du peuple élémentaire n'entendoit pas les matieres poétiques, dit Racine le fils. Tout sert aux Auteurs sages. L'Abbé de Villars avoit vivement relevé l'exclamation *Dieux !* échappée à Bérénice, dans la derniere scene du premier acte, en parlant du moment de l'avénement de Titus à l'Empire :

« Dieux ! avec quel respect et quelle complaisance
» Tous les cœurs, en secret, l'assuroient de leur foi ! »

« L'Auteur en reconnoissant sa faute, en corrigea deux autres, de la même nature, dont son critique ne s'étoit pas aperçu. Bérénice disoit à la fin de cette même scene :

« . . . Rome entiere, en ce même moment,

» Fait des vœux pour Titus ; et, par des sacrifices,
» De son regne naissant consacre les prémices.
» Je prétends quelque part à des souhaits si doux.
» Phénice, allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour nous. »

Et dans la quatrieme scene du second acte :

« Pourquoi des immortels attester la puissance? »

« Dans la seconde édition, l'Auteur changea ces expressions qu'il avoit mises dans la bouche de Bérénice, sans faire attention qu'elle étoit Juive. »

« Sa Tragédie, quoiqu'honorée du suffrage du grand Condé, par l'heureuse application qu'il avoit faite de ces deux vers de la seconde scene du second acte :

« Depuis *deux* ans entiers chaque jour je la vois,
» Et crois toujours la voir pour la premiere fois, »

fut très-peu respectée sur le Théatre Italien. Il assista à cette Parodie bouffonne, et y parut rire comme les autres ; mais il avouoit à ses amis qu'il n'avoit ri qu'extérieurement. La rime indécente que Scaramouche (jouant Paulin) mettoit à la suite de *la Reine Bérénice* (en répondant à

Arlequin, jouant Titus, qui demandoit où étoit cette Reine) le chagrinoit au point de lui faire oublier le concours du Public à sa Piece; les larmes des Spectateurs et les éloges de la Cour.... Il fut encore frappé d'un mot de Chapelle, qui fit plus d'impression sur lui que toutes les critiques de l'Abbé de Villars.... Ses meilleurs amis vantoient l'art avec lequel il avoit traité un sujet si simple, en ajoutant que le sujet n'avoit pas été bien choisi.... Comme courtisan, il s'étoit engagé à le traiter. *Si je m'y étois trouvé*, disoit Boileau, *je l'aurois bien empêché de donner sa parole!* Chapelle, sans louer, ni critiquer, gardoit le silence. Mon pere, enfin, le pressa vivement de se déclarer. *Avouez-moi, en ami*, lui dit-il, *votre sentiment. Que pensez-vous de Bérénice?* Chapelle répondit par ce refrain d'une chanson ancienne :

« Marion pleure, Marion crie,
» Marion veut qu'on la marie. »

« Malgré toutes les beautés dont cette Piece est remplie, dit encore Racine le fils, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere*, on n'y

remarque point ', comme dans *Andromaque* et dans *Britannicus*, un génie qui *croît et s'élance*. Qui l'a pu empêcher de continuer son vol, en s'élevant toujours ? La froideur du Public pour *Britannicus* et les ordres de la Princesse qui lui imposa un sujet qu'il n'avoit pas choisi. Il ne pouvoit se tirer plus heureusement de la faute d'avoir obéi, et l'on admirera toujours dans cette Piece la fécondité d'un génie qui de ces trois mots de Suétone *invitus invitam dimisit* a su tirer une Tragédie qui fut reçue bien plus favorablement que ne l'avoit été celle de *Britannicus*. Elle n'a point conservé toute cette brillante fortune qu'elle eut dans sa naissance ; et quoiqu'elle n'ait point cessé de plaire, quoiqu'elle fasse toujours verser des larmes, quand il se trouve quelqu'Actrice capable de bien rendre toute la passion et la délicatesse de son rôle, elle n'est point du nombre de celles qui plaisent assez pour être redemandées. »

« Eh ! pourquoi, dans une Nation à qui l'on n'ose présenter une Piece sans amour, cette Piece, toute pleine d'amour et de l'amour le plus tendre, cette Piece admirable, par l'abon-

dance, la vivacité, la délicatesse des sentimens et par l'élégance de l'expression, n'est-elle pas du nombre de celles qu'on redemande toujours ? L'amour qui n'est que tendresse, n'étant point une passion tragique, n'excite jamais en nous cette émotion qui fait le grand plaisir de la Tragédie. La Nation n'a donc point entendu ses intérêts quand elle a engagé ses grands Poëtes à mettre toujours l'amour sur le Théatre.... »

« La Tragédie de *Bérénice* avoit un agrément particulier, parce qu'elle faisoit penser à d'autres amours qu'à ceux de Titus.... Elle fut victorieuse des critiques et des plaisanteries, et sera toujours regardée comme un chef-d'œuvre dans son genre, qui n'est point (ce que je suis obligé d'avouer) un genre tout-à-fait tragique ; et même, si l'on prend à la rigueur les principes d'Aristote, on n'ose la nommer Tragédie, puisque la pitié qu'elle excite n'est pas celle qui jette un grand trouble dans l'ame, et qu'elle n'excite aucune crainte. On ne craint point pour Titus. S'il étoit capable de mourir d'amour on riroit de sa mort ; et qu'a-t-on à craindre pour Bérénice ? Son amant, qui la couronne sur tant d'États,

s'empresse lui-même à essuyer les larmes qu'il fait couler. Il n'est pas nécessaire de remarquer qu'Antiochus, personnage épisodique, ne peut exciter ni crainte, ni pitié. L'amour dans un personnage secondaire, comme l'a dit l'Auteur, lui-même, dans la Préface de sa *Thébaïde*, est une *passion comme étrangere au sujet, et qui ne peut produire que de médiocres effets.* »

« La morale d'une Piece qui représente le triomphe de la raison et du devoir sur la passion n'est point douteuse ; mais quand la passion est peinte avec des couleurs si vives et si séduisantes, il est bien à craindre qu'on n'en soit plus touché que de la morale.... »

« Riccoboni en rejettant de son Théatre cette Piece et quelques-unes encore de mon pere, lui rend cette justice qu'il savoit, mieux qu'un autre, que les tendresses et les jalousies des amans ne sauroient trouver que fort peu de place parmi le majestueux, l'intéressant et le lugubre d'une action tragique, et qu'il s'est livré, *malgré ses lumieres, au goût général de son siecle, qu'il a craint de révolter.* »

« Est-il vraisemblable, continue Racine, le

fils, qu'un homme qui a été capable de faire *Britannicus* suive son choix et son goût quand il entreprend *Bérénice ?* Il veut contenter la Cour ; il veut plaire à son siecle et il s'écarte du chemin où son goût le conduisoit. Ne l'avoit-on pas même forcé de s'en écarter par le froid accueil qu'on avoit fait à *Britannicus ?* Quelle peine eut le Public à reconnoître enfin le mérite de cette Piece ! Un jeune Poëte peut-il avoir assez de courage pour se roidir contre un goût général, et pour continuer à s'exposer aux chagrins que lui causeront des Pieces telles que *Britannicus*, quand il voit qu'une Piece qui ne parle que d'amour est applaudie de la Cour et de la Ville, et fait couler des larmes jusqu'à la trentieme représentation ? Il étoit, cependant, moins flatté de ces larmes, dont il parle, dans la Préface de *Bérénice*, que de la justice rendue, à la fin, à sa Tragédie de *Britannicus.* Il reconnoît, dans la Préface de cette derniere, qu'elle est d'un genre *solide*, et qui lui fait plus d'honneur qu'une autre ; et, puisque, malgré cela, il ne se flatte point d'avoir le suffrage du Public, mais seulement celui *des connoisseurs*, on voit assez que c'est le Public qui a engagé le Poëte à travailler

dans un autre genre : de même qu'il a engagé le sublime Corneille à mettre de l'amour dans toutes ses Pieces. »

« Si la Tragédie Françoise n'a donc pas été portée à ce que demande ce genre sublime de Poésie, n'en accusons pas les deux hommes qui ont été les plus capables de l'y porter. C'est nous-mêmes qui les en avons empêchés : ainsi n'en accusons que ce goût frivole qu'avoit répandu parmi nous la fureur des Romans. Ce goût changera, peut-être. Le Public, après une si longue froideur pour *Athalie*, a enfin reconnu le mérite de cette Piece, qui doit nous apprendre quel est le vrai goût de la Tragédie. Notre Nation reconnoîtra peut-être, à la fin, que l'amour n'est que très-rarement digne d'y trouver place ; mais quand elle voudra des Tragédies parfaites, sans amour, retrouvera-t-elle des hommes pareils aux deux Poëtes dont elle n'a pas profité, comme elle pouvoit le faire ? »

Les freres Parfaict nous apprennent dans leur *Histoire du Théatre François*, que ce furent Floridor, Madame Champmêlé et son mari qui jouerent d'original les rôles de Titus, de Bérénice et d'Antiochus.

« En faisant *Bérénice*, après *Britannicus*, Racine passe de l'imitation de Tacite à celle de Tibulle, dit Voltaire, dans sa Préface des deux *Bérénice*, de P. Corneille et de Racine, édition de P. et T. Corneille, avec des Commentaires. Il se tira d'un très-mauvais pas par un effort de l'art, et par la magie enchanteresse de ce style qui n'a été donné qu'à lui. »

« Jamais on n'a mieux senti quel est le mérite de la difficulté surmontée. Cette difficulté étoit extrême : le fonds ne sembloit fournir que deux ou trois scenes, et il falloit faire cinq actes.... »

« *Bérénice* est, sans contredit, la plus foible des Tragédies de Racine qui sont restées au Théatre, dit encore Voltaire, à la fin de ses Commentaires sur cette Piece, qu'il a placée au-devant de la *Bérénice* de P. Corneille, dans son édition de cet Auteur. Ce n'est pas même une Tragédie ; mais que de beautés de détail, et quel charme inexprimable regne presque toujours dans la diction ! Pardonnons à Corneille de n'avoir jamais connu ni cette pureté, ni cette élégance ; mais comment se peut-il faire que personne, depuis Racine, n'ait approché de ce style enchanteur ? Est-ce un don de la nature ? est-ce

le fruit d'un travail assidu ? C'est l'effet de l'un et de l'autre. Il n'est pas étonnant que personne ne soit arrivé à ce point de perfection ; mais il l'est que le Public ait depuis applaudi, avec transport, à des Pieces qui à peine étoient écrites en François, dans lesquelles il n'y avoit ni connoissance du cœur humain, ni bon sens, ni poésie. C'est que des situations séduisent ; c'est que le goût est très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des Raphaël, des Titien, des Paul Véronèse ; des Peintres médiocres usurpent, après eux, de la réputation, et il n'y a que les connoisseurs qui fixent, à la longue, le mérite des Ouvrages. »

Dans la nouveauté de cette Tragédie il y avoit à la fin du quatrieme acte une scene, que Racine a supprimée depuis, et que voici.

Après que Titus, sur l'avis de Rutile, est parti pour aller voir le Sénat et le Peuple, Antiochus restoit avec Arsace, et lui disoit :

Arsace, que dis-tu de toute ma conduite ?
Rien ne pouvoit tantôt s'opposer à ma fuite :
Bérénice et Titus offensoient mes regards ;
Je partois pour jamais. Voilà comme je pars !
Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la Reine.

J'oublie,

oublie, en même-tems, ma vengeance et sa haine.
: m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler :
loi-même, à son secours je le viens appeler ;
t si sa diligence eût secondé mon zele,
'allois victorieux le conduire auprès d'elle.
lalheureux que je suis ! avec quelle chaleur
e travaille, sans cesse, à mon propre malheur !
'en est trop.... De Titus, porte-lui les promesses,
rsace : je rougis de toutes mes foiblesses.
)ésespéré, confus, à moi-même odieux,
Laisse-moi : je me veux cacher même à tes yeux.

C'étoit alors par cette scene que finissoit le quatrieme acte.

Avant les deux *Bérénices* de P. Corneille et de Racine, il avoit paru deux Tragédies de ce titre, la premiere de P. du Ryer, en 1645, et la seconde de T. Corneille, en 1657 ; mais le sujet et les personnages de chacune de ces deux-ci sont, tout-à-fait, différens de ceux des deux autres.

Outre la Parodie de Fatouville, qui se trouve insérée dans le *Théatre Italien*, de *Ghérardi*, un anonyme avoit fait imprimer, en 1673, à Utrecht, une Comédie, en trois actes, en prose, intitulée, *Tite*, ou *Les Bérénices*, qui étoit aussi une Parodie, et qui portoit sur la Tragédie de

P. Corneille et sur celle de Racine. On ne croit pas que cette Comédie ait jamais été jouée.

« A l'une des représentations de la *Bérénice* de Racine, dont le rôle principale étoit joué par Mademoiselle Gaussin, une des sentinelles, fondant en larmes, laissa tomber son fusil, moins occupée de son devoir qu'attendrie par le jeu de l'Actrice. Un anonyme fit à cette occasion les vers suivans:

Quel spectacle touchant a frappé mes regards,
Quand sous le nom de Bérénice
Gaussin de son amant déploroit l'injustice !
J'ai vu des flots de pleurs couler de toutes parts ;
Et jusqu'aux fiers soldats, en larmes,
Oubliant leurs emplois, laisser aller leurs armes.
. . . .
O Racine ! ombre révérée,
De quel ravissement ne dois-tu pas jouir,
Lorsque tu vois, du haut de l'Empirée,
La tendre Gaussin embellir
Les chef d'œuvres de ton génie,
Répandre sur tes vers les graces et la vie
D'un sentiment aimable et délicat ;
Surpasser Le Couvreur, étonner Melpomène
Et remontrer sur notre scene
Bérénice, avec plus d'éclat
Que tu n'en sus prêter aux pleurs de cette Reine ! »

Anecdotes Dramatiques, de l'Abbé de La Porte

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, au Théatre de l'hôtel de Bourgogne, le 21 Novembre 1670.

PERSONNAGES.

TITUS, Empereur de Rome.

BÉRÉNICE, Reine de Palestine.

ANTIOCHUS, Roi de Comagene.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHÉNICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

Suite de Titus.

La Scene est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa Cour,
Lorsqu'il vient à la Reine expliquer son amour.
(*Lui montrant deux portes du cabinet.*)
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.
Va chez elle. Dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun? vous, cet ami fidele
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?

Vous, cet Antiochus, son amant autrefois ?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands Rois ?
Quoi ! déja de Titus épouse en espérance,
Ce rang entr'elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS.

Va, dis je; et, sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler, sans témoins.

(*Arsace sort.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?....
Pourrai-je, sans trembler, lui dire, je vous aime ?....
Mais quoi ! déja je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance :
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tû cinq ans; et, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse... Ai-je donc attendu ce moment,
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire !
Retirons-nous, sortons; et, sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir....

Eh ! quoi, souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi ! même en la perdant, redouter son courroux ?...
Belle Reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire,
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidele encor, quand je n'espere plus....
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons : c'est assez nous contraindre ;
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir,
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

SCENE III.

ARSACE, ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la Reine ;
Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,

Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austere,
Cesse enfin de pleurer Vespasien, son pere.
Cet amant se redonne aux soins de son amour;
Et, si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la Cour,
Peut-être, avant la nuit, l'heureuse Bérénice,
Change le nom de Reine au nom d'Impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas!

ARSACE.

Quoi! ce discours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc, sans témoins, je ne lui puis parler?

ARSACE.

Vous la verrez, Seigneur. Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir, seule et sans suite.
La Reine, d'un regard, a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle alloit consentir;
Et, sans doute, elle attend le moment favorable
Pour disparoître aux yeux d'une Cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux, dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent pour partir que vos commandemens...
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagene?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE.

Qui doit partir?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous?

ANTIOCHUS.

En sortant du Palais,
Je sors de Rome, Arsace; et j'en sors pour jamais!

ARSACE.

Je suis surpris, sans doute, et c'est avec justice.
Quoi! depuis si long-tems la Reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos États,
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas,
Et lorsque cette Reine, assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous....

ANTIOCHUS, *l'interrompant.*

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés?
L'inimitié succede à l'amitié trahie?

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe?

ARSACE.

Quoi donc! de sa grandeur déja trop prévenu,
Le nouvel Empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir;
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le Ciel met sur le trône un Prince qui vous aime,
Un Prince, qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour, illustre et douloureux,
Qui décida du sort d'un long siége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient, sans péril, nos assauts inutiles.
Le bélier impuissant les menaçoit en vain:
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles;
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, Seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du desir de revoir vos États,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,

Faut-il

Faut-il que sans honneurs l'Euphrate vous revoie?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant, et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux Rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, Seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'éleve au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse; je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, Seigneur, jettez-vous mon esprit!

ANTIOCHUS.

La Reine vient.... Adieu,... Fais tout ce que j'ai dit.

(*Arsace sort.*)

SCENE IV.

BÉRÉNICE, PHÉNICE, ANTIOCHUS.

BÉRÉNICE, *à Antiochus.*

Enfin, je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux, que me fait la fortune.
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir : ma juste impatience
Vous accusoit déja de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins,
Lui, que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses,
Aujourd'hui que le Ciel semble me présager
Un honneur, qu'avec lui je prétends partager,
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue ?

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, Madame? et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil, que Titus imposoit à sa Cour,
Avoit, même en secret, suspendu son amour.
Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue,

Lorsqu'il passoit les jours attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins et les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi, dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur et cherché sa vertu!

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse premiere?

BÉRÉNICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit derniere,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le Sénat a placé son pere entre les Dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, Seigneur, aux soins de son amante;
Et, même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le Sénat, par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontiere:
Il y joint l'Arabie et la Syrie entiere;
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens, redoublés mille fois,
Il va sur tant d'États couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms celui d'Impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu!

BÉRÉNICE.

Que dites-vous?... Ah! Ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez et changez de visage?

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi! ne puis-je savoir
Quel sujet?....

ANTIOCHUS, *à part.*

Il falloit partir sans la revoir!

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous? parlez; c'est trop long-tems se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystere?

ANTIOCHUS.

Au moins, souvenez-vous que je cede à vos loix,
Et que vous m'écoutez pour la derniere fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frere.
Il vous parla pour moi. Peut-être, sans colere,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur! vint, vous vit, et vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus....
Bientôt, de mon malheur interprête sévere,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.

Je disputai long-tems; je fis parler mes yeux:
Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance;
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence.
Il fallut le promettre, et même le jurer!....
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame; et vais encor me taire plus long-tems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls!... Quelle étoit mon erreur!
La valeur de Titus surpassoit ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde:
Quoiqu'attendu, Madame, à l'Empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il sembloit à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne sembloit que le suivre....
Je vois que votre cœur m'applaudit, en secret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,

Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus, vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siége aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai long-tems errant dans Césarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avoit adorée!
Je vous redemandois à vos tristes États;
Je cherchois, en pleurant, les traces de vos pas....
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservoit le dernier de ses coups!
Titus, en m'embrassant, m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre....
Mais toujours quelque espoir flattoit mes déplaisirs.
Rome, Vespasien traversoient vos soupirs.
Après tant de combats, Titus cédoit, peut-être.
Vespasien est mort et Titus est le maître....
Que ne fuyois-je alors! J'ai voulu, quelques jours,
De son nouvel Empire examiner le cours.
Mon sort est accompli. Votre gloire s'apprête.
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux, dans mes malheurs, d'en avoir pu, sans crime,

Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars, plus amoureux que je ne fus jamais !

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant;
Mais de mon amitié mon silence est un gage.
J'oublie, en sa faveur, un discours qui m'outrage;
Je n'en ai point troublé le cours injurieux...
Je fais plus : à regret, je reçois vos adieux.
Le Ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus:
Titus vous chérissoit; vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus ... Je fuis ce nom qui m'inquiete,
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répete.
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux distraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyoient jamais.
Adieu.... Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Sur-tout, ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur.

Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera souvenir que je vivois encore....
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Que je le plains! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrete.

PHÉNICE.

Je l'aurois retenu.

BÉRÉNICE.

Qui, moi! le retenir?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux;
La rigueur de ses loix m'épouvante pour vous.

L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les Rois; et Bérénice est Reine.

BÉRÉNICE.

Le tems n'est plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime : il peut tout; il n'a plus qu'à parler.
Il verra le Sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner nos images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or, que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir, de toutes parts,
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence?
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance,
Tous les cœurs, en secret, l'assuroient de leur foi!
Parle: peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?....
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant, Rome entiere, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
De son regne naissant consacre les prémices.
Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux,
Au Ciel, qui le protége, offrir aussi nos vœux.

Aussi-tôt, sans l'attendre et sans être attendue,
Je reviens le chercher; et, dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs, l'un de l'autre contens,
Inspirent des transports retenus si long-tems!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, *Suite*.

TITUS, *à Paulin*.

A-T-ON vu de ma part le Roi de Comagene?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la Reine.
Dans son appartement ce Prince avoit paru;
Il en étoit sorti, lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit.... Et que fait la Reine Bérénice?

PAULIN.

La Reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le Ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortoit, Seigneur.

TITUS.

Trop aimable Princesse!
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?

L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi,
Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.
(Paulin fait sortir la Suite.)

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

EH ! bien, de mes desseins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le destin de la Reine,
Paulin ; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine et de moi que dit la voix publique ?
Parlez : qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entends, de tous côtés,
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidele ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
La Cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi cette Cour, peu sincere,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs :
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une Cour idolâtre,
Paulin. Je me propose un plus ample théatre ;
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrete :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprete,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espere ?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévere ?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle Reine offensât ses regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raison, soit caprice ;
Rome ne l'attend point pour son Impératrice.
On sait qu'elle est charmante ; et de si belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine :
Elle a mille vertus ; mais, Seigneur, elle est Reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,

Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses Rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha, pour jamais, une haine puissante;
Et, quoiqu'à ses Césars fidelle, obéissante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs, après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les loix, dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre, et, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce tems, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point, à nos yeux,
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frere,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux Reines étoient du sang de Bérénice;

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une Reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient, dans le lit de ses Reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes ?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour ;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire,
Et que Rome, avec lui, tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus, (je n'ai rien de secret à tes yeux)
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux Dieux
D'avoir suivi mon pere au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon pere ;
Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévere
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens !
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il desire !)

Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'Empire,
De reconnoître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille sermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen, joignant nos destinées,
Peut payer, en un jour, les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin..... O Ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi! Seigneur?

TITUS.

Pour jamais, je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zele achevât, en secret,
De confondre un amour qui se taît à regret.
Bérénice a long-tems balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats, dont mon cœur saignera plus d'un jour!
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde:
Un autre étoit chargé de l'Empire du Monde.
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes desirs.
Mais, à peine le Ciel eut rappelé mon pere,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupiere,
De mon aimable erreur je fus désabusé;
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé.

Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même,
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi! quel présage pour elle,
Si, dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des loix!
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice;
Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée,
Dans ma bouche, vingt fois, a demeuré glacée.
J'espérois que, du moins, mon trouble et ma douleur
Lui feroient pressentir notre commun malheur;
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité!
Enfin, j'ai ce matin rappelé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux, que je ne puis garder.
Jusques dans l'Orient je veux qu'il la remene.
Demain Rome, avec lui, verra partir la Reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire.

Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.
La Judée asservie et ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage,
Et qu'un Héros, vainqueur de tant de nations,
Sauroit bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas? toujours la Renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse, nourrie à la Cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son vainqueur!
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant; mais le sang et les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux:
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre:
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin.... Récompense cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.

Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai : « Partez, et ne me voyez plus ! »

PAULIN.

Eh ! quoi, Seigneur, eh ! quoi, cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneur, dont l'excès a surpris le Sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent Peuples nouveaux Bérénice commande !

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande !
Je connois Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée?
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,
Etrangere dans Rome, inconnue à la Cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir et le reste à m'attendre.
Encor si, quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée !
Ma main à les sécher est long-tems occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports, sans cesse renaissans,
Soin de plaire, sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir, pour la premiere fois !...
N'y songeons plus.... Allons, cher Paulin ! plus j'y pense,

Plus je sens chanceler ma cruelle constance !
Quelle nouvelle, ô Ciel ! je lui vais annoncer !......
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre;
Je n'examine point si j'y pourrai survivre !

SCENE III.

RUTILE, TITUS, PAULIN.

RUTILE, *à Titus.*

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS, *à Paulin.*

Ah ! Paulin !....

PAULIN.

Quoi ! déja vous semblez reculer ?
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne.
Voici le tems.

TITUS.

(A Rutile.)

Eh ! bien, voyons-la.... Qu'elle vienne.

(Rutile sort.)

SCENE IV.

BÉRÉNICE, PHÉNICE, TITUS, PAULIN.

BÉRÉNICE, *à Titus.*

NE vous offensez pas si mon zele indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre Cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule, en ce moment,
Je demeure sans voix, et sans ressentiment ?
Mais, Seigneur, (car je sais que cet ami sincere
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystere)
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas;
Vous êtes seul, enfin, et ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis, cependant, vous entendre vous même.
Hélas ! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat !
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Sénat?
Ah ! Titus, (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoués à l'Empire?

Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire?...
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!...
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée,
Seigneur? Étois-je, au moins, présente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, Madame; et j'atteste les Dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux!
L'absence, ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore!

BÉRÉNICE.

Eh! quoi, vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du Ciel attester la puissance?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame..

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur?.. Mais, quoi! sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un pere occupe votre esprit.
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût aux Dieux que mon pere, hélas! vécût encore!
Que je vivrois heureux!

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets

De votre piété sont de justes effets ;
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire.
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous persécutée,
Vous ai-je, pour un mot, sacrifié mes pleurs ?
Vous regrettez un pere.... Hélas ! foibles douleurs!
Et moi, (ce souvenir me fait frémir encore!)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore !
Moi, dont vous connoissez le trouble et le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment,
Moi, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous...

TITUS, *l'interrompant.*

Madame, hélas ! que me venez-vous dire?
Quel tems choisissez-vous?... Ah ! de grace, arrêtez !
C'est trop, pour un ingrat, prodiguer vos bontés !

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, Seigneur ? Eh ! le pouvez-vous être ?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent, peut-être ?

TITUS.

Non, Madame. Jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler;
Mais...

BÉRÉNICE.

Achevez ?

TITUS.

Hélas !

BÉRÉNICE.

Parlez?

TITUS.

Rome... l'Empire...

BÉRÉNICE.

Hé bien?

TITUS, *à Paulin.*

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

(Il sort, avec Paulin.)

SCENE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Quoi! me quitter sitôt, et ne me dire rien!
Chere Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? que veut-il? et que dit ce silence?

PHÉNICE.

Comme vous, je me perds d'autant plus que j'y pense,
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir;
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas! tu peux m'en croire,
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour...

Mais,

Mais, tu nous entendois. Il ne faut rien me taire;
Parle. N'ai-je rien dit qui puisse lui déplaire?
Que sais-je? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaissé ses présens, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint, peut-être, il craint d'épouser une Reine?
Hélas! s'il étoit vrai!... Mais non, il a, cent fois,
Rassuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois.. Ah! qu'il m'explique un silence si rude;
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, et je pourrois penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser?
Retournons sur ses pas.... Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
Phénice; il aura su tout ce qui s'est passé:
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le Roi de Comagene.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin, qui vient de m'alarmer,
N'est qu'un léger soupçon, facile à désarmer....
(*A part.*)
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah! plût au Ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'Empires que toi,
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame;
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux!...

D

(A Phénice.)

Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire....

(A part.)

Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux:
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi! Prince, vous partiez? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront, avec moi, la Cour, Rome, l'Empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je vous dire?
De quoi m'accusez-vous? Vous avois-je, sans choix,
Confondu jusqu'ici dans la foule des Rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon pere:
C'étoit le seul présent que je pouvois vous faire;
Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits, tout prêts à vous chercher?
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin,
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, Seigneur ?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas ! d'un Prince malheureux
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux !

TITUS.

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire ;
Que Rome vit passer au nombre des vaincus
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglans exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous ;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle !
Voyez-la, de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi, paroître à ses yeux !
La Reine, pour jamais, a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah ! parlez-lui, Seigneur !... La Reine vous adore.

Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment,
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah ! qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire !
Que je serois heureux, si j'avois à le faire !
Mes transports aujourd'hui s'attendoient d'éclater;
Cependant, aujourd'hui, Prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! vous, Seigneur !

TITUS.

Telle est ma destinée,
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flatois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je ? ô Ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur imporune.
Maître de l'univers, je regle sa fortune :
Je puis faire les Rois, je puis les déposer;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les Rois, de tout tems, soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée.
L'éclat du diadême et cent Rois pour ayeux
Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,

Peut brûler à son choix dans des flammes obscures;
Et Rome, avec plaisir, recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire;
Et, puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours;
Et même, en ce moment, inquiete, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment.
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez; expliquez-lui mon trouble et mon silence:
Sur-tout, qu'elle me laisse éviter sa présence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens.
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste,
Qui de notre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah! Prince, jurez-lui que, toujours trop fidele,
Gémissant dans ma Cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon regne ne sera qu'un long bannissement,
Si le Ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie....
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,

Prince, dans son malheur, ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite.
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens,
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son Empire et le vôtre.
Je sais que le Sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagene.
Adieu. Ne quittez point ma Princesse, ma Reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique desir,
Tout ce que j'aimerai, jusqu'au dernier soupir !

(*Il sort.*)

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le Ciel s'apprête à vous rendre justice !
Vous partirez, Seigneur ; mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le tems de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime !

Dois-je croire, grands Dieux, ce que je viens d'ouïr ?
Et, quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais, moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt, au sortir de ces lieux,
Lorsqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit son audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisoit trembler.
Cet hymen est rompu : quel soin peut vous troubler ?
Suivez les doux transports où l'Amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite.
Je jouirai long-tems de ses chers entretiens :
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens ;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur :
Tout disparoît dans Rome auprès de sa splendeur;
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire !

ARSACE.

N'en doutez point, Seigneur, tout succede à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Eh ! pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! je lui pourrois plaire ?
Bérénice à mes vœux ne seroit plus contraire ?
Bérénice, d'un mot, flatteroit mes douleurs ?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligeroit ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes ;
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

ARSACE.

Eh ! qui peut mieux que vous consoler sa disgrace ?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas, de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs, qui ne sont pas pour moi !

ARSACE.

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse ?
Ouvrez les yeux, Seigneur ; et songeons, entre nous,
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire ?

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours:
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le tems, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux États voisins, qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah! je respire, Arsace, et tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne....
Mais plutôt demeurons... Que faisois-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche

(*A part.*)

Qu'on l'abandonne!.... Ah! Reine!.... Eh! qui l'auroit pensé
Que ce mot dût jamais vous être prononcé?

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entiere.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa priere.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur.
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Eh! ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,

Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?....
Encore un coup, fuyons; et, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah! la voici, Seigneur; prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O Ciel!

SCENE III.

BÉRÉNICE, PHÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE.

BÉRÉNICE, *à Antiochus.*

Hé quoi! Seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue;
Mais, n'accusez que lui, si, malgré ces adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être, en ce moment, je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa Cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous seul: il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, Prince?

ANTIOCHUS.

Oui, Madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE.

Quoi! Seigneur?...

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire, en ce même moment,
Triompheroient peut-être, et pleins de confiance,
Céderoient, avec joie, à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colere.
Avant la fin du jour vous me justifierez.
Adieu, Madame.

BÉRÉNICE.

O Ciel! quel discours!... Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une Reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos?
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colere, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chere à vos yeux,

Éclaircissez

Éclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des Dieux, Madame....

BÉRÉNICE.

Quoi! vous craignez si peu de me désobéir?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr!

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS, *à part.*

Dieux, quelle violence!...

(*A Bérénice.*)

Madame, encore un coup, vous loûrez mon silence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment, contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais!

ANTIOCHUS.

Madame, après cela, je ne puis plus me taire.
Eh! bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire....
Mais ne vous flatez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs, où vous n'osez penser.
Je connois votre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre....
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE, *l'interrompant.*

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut séparer.

BÉRÉNICE.

Nous séparer !... Qui? moi?.. Titus de Bérénice?

ANTIOCHUS.

Il faut que, devant vous, je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur, sensible et généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore;
Mais, enfin, que lui sert de vous aimer encore!
Une Reine est suspecte à l'Empire Romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE.

(A Phénice.)

Nous séparer!... Hélas, Phénice!

PHÉNICE.

Eh! bien, Madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup, sans doute, est rude; il doit vous étonner!

BÉRÉNICE.

Après tant de sermens, Titus m'abandonner!
Titus, qui me juroit... Non, je ne le puis croire:
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime.... Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler, tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi! vous pourriez ici me regarder!...

BÉRÉNICE, *l'interrompant.*

Vous le souhaitez trop pour me persuader.

Non, je ne vous crois point.... Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître....
(*A Phénice.*)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis !
(*Elle sort, avec Phénice*)

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS, *à part.*

NE me trompai-je point ? l'ai je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paroître à sa vue ?....
Je m'en garderai bien.... Et ne partois-je pas,
Si Titus, malgré moi, n'eût arrêté mes pas ?
(*A Arsace.*)
Sans doute, il faut partir.... Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger : sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré :
Je partois amoureux, jaloux, désespéré ;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai, peut-être, avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, Seigneur, il vous faut éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner !

Des froideurs de Titus je serai responsable!
Je me verrai puni, parce qu'il est coupable!....
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité!
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
Et dans quel tems encor? Dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival,
Que, pour la consoler, je le faisois paroître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est, peut-être.

ARSACE.

Eh! de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler?
Laissez à ce torrent le tems de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pouvois compâtir:
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons; et de si loin évitons la cruelle
Que de long-tems, Arsace, on ne nous parle d'elle....
Toutefois, il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon Palais attendre ton retour.
Va voir si sa douleur ne l'a point trop saisie.
Cours, et partons, du moins, assurés de sa vie!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉRÉNICE, *seule.*

PHÉNICE ne vient point?... Momens trop rigoureux,
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux!
Je m'agite, je cours, languisante, abattue,
La force m'abandonne, et le repos me tue....
Phénice ne vient point! .. Ah! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur!...
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre...
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur!

SCENE II.

PHÉNICE, BÉRÉNICE.

BÉRÉNICE.

CHERE Phénice, hé bien, as-tu vu l'Empereur?
Qu'a-t-il dit? viendra-t-il?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, Madame;
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BÉRÉNICE.

Vient-il?

PHÉNICE.

N'en doutez point, Madame, il va venir..
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice; il verra son ouvrage!
Eh! que m'importe, hélas! tous ces vains ornemens,
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens ...
Mais, que dis-je, mes pleurs?... si ma perte est certaine,
Si ma mort, toute prête, enfin, ne le ramene,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat, qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche?....
J'entends du bruit, Madame, et l'Empereur s'approche....
Venez, fuyez la foule et rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

(*Bérénice et Phénice sortent.*)

SCENE III.

TITUS, PAULIN, *Suite*.

TITUS, *à Paulin*.

De la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part*.

O Ciel! que je crains ce combat!
Grands Dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'Etat!
Voyons la Reine.

(*Il sort, avec la Suite*.)

SCENE IV.

TITUS, *seul*.

Hé bien, Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire?
Tes adieux sont ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ses yeux, dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?

Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrai-je dire enfin : « Je ne veux plus vous voir !... »
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime....
Eh ! pourquoi le percer ? qui l'ordonne ? Moi-même ;
Car, enfin, Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce Palais ?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
Tout se taît ; et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs, que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien....
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome, avec ses loix, mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance :
Rome sera pour nous.... Titus, ouvre les yeux.
Quel air respires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des Rois, avec le lait sucée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée ?
Rome jugea ta Reine en condamnant ses Rois.
N'as-tu pas, en naissant, entendu cette voix ?
Et n'as tu pas encore ouï la Renommée
T'annoncer ton devoir, jusques dans ton armée ?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah ! lâche ! fais l'amour, et renonce à l'Empire.

Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner....
Sont-ce-là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?....
Depuis huit jours je regne; et, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? J'ai tout fait pour l'amour!
D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre?
Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits.
Ai-je déja goûté le fruit de mes bienfaits?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées?
Sais-je combien le Ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours, si long-tems attendus,
Ah! malheureux! combien j'en ai déja perdus!....
Ne tardons plus; faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien....

SCENE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE, *à la Cantonnade.*

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
(*A Titus.*)
Il faut que je le voie.... Ah! Seigneur, vous voici!

Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer; et c'est lui qui l'ordonne?

TITUS.

N'accablez point, Madame, un Prince malheureux!
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore!
Rappelez bien plutôt ce cœur qui, tant de fois,
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix.
Il en est tems, forcez votre amour à se taire;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse;
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnoisse, sans peine,
Les pleurs d'un Empereur et les pleurs d'une Reine;
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer!

BÉRÉNICE.

Ah! cruel! est-il tems de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait, hélas!... Je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,
Quand je vous l'avouai pour la premiere fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me disiez-vous: « Princesse infortunée,
» Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
» Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir!... »

Ne l'avez-vous reçu, cruel! que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre,
Tout l'Empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il étoit tems encor : que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consoloient ma misere.
Je pouvois de ma mort accuser votre pere,
Le Peuple, le Sénat, tout l'Empire Romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chere main.
Leur haine, dès-long-tems contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur, dès-long-tems préparée.
Je n'aurois pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le tems que j'espere un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il desire,
Lorsque Rome se tait, quand votre pere expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux;
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous!

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors et me laisser séduire.
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.
Je voulois qu'à mes yeux rien ne fût invincible;
Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
Que sais-je? j'espérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux!
Les obstacles sembloient renouveller ma flamme.
Tout l'Empire parloit; mais la gloire, Madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.
Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre.

Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre ;
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner ;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Eh ! bien, régnez, cruel ! contentez votre gloire.
Je ne dispute plus. J'attendois pour vous croire
Que cette même bouche, après mille sermens
D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même, j'ai voulu vous entendre en ce lieu....
Je n'écoute plus rien, et, pour jamais, adieu....
Pour jamais !... Ah ! Seigneur, songez-vous, en vous-même,
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence, et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice ?
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus !...
(*A part.*)
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus ?
L'ingrat ! de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts !

TITUS.

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.
J'espere que bientôt la triste Renommée

Vous

Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer....

BÉRÉNICE, *l'interrompant.*

Ah ! Seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée :
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS.

Hélas ! vous pouvez tout, Madame... Demeurez :
Je n'y résiste point ; mais je sens ma foiblesse ;
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas
Que vers vous, à toute heure, entraînent vos appas....
Que dis-je ? en ce moment, mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime !

BÉRÉNICE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS.

Eh ! qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?
S'ils parlent, si les cris succedent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs loix,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il, quelque jour, payer leur patience ?
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des loix que je ne puis garder ?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice !

TITUS.

Je les compte pour rien ?... Ah ! Ciel ! quelle injustice !

BÉRÉNICE.

Quoi ! pour d'injustes loix, que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins, vous-même, vous plonger ?
Rome a ses droits, Seigneur, n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez ?

TITUS.

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, et vous pleurez !

TITUS.

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis ; mais, enfin, quand j'acceptai l'Empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits.
Il les faut maintenir. Déja, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.
L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête.
L'autre, avec des yeux secs et presque indifférens,
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirans....
Malheureux ! mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus,

Qu'elles n'approchent point de cet effort insigne ;
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui, sans de grands efforts, ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat ! de m'arracher la vie.
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moi ! j'aurois voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?...
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait ; et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le Ciel, ennemi des parjures :
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat ! qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée ;
Que ma douleur présente et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce Palais je veux même verser ;
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser ;
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance....
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

PAULIN, TITUS.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu! je n'y pourrai survivre!
La Reine veut mourir.... Allons, il faut la suivre;
Courons à son secours.

PAULIN.

Eh! quoi, n'avez-vous pas
Ordonné, dès tantôt, qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure, autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups:
Seigneur, continuez, la victoire est à vous.
Je sais que, sans pitié, vous n'avez pu l'entendre.
Moi-même, en la voyant, je n'ai pu m'en défendre;
Mais, regardez plus loin. Songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur;
Quels applaudissemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir!...

TITUS, *l'interrompant.*

Non, je suis un barbare!
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,

N'a point, à cet excès, poussé sa cruauté !....
Je ne souffrirai point que Bérénice expire....
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi ! Seigneur ?

TITUS.

Je ne sais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de ma douleur accable mes esprits !

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée,
Seigneur. De vos adieux la nouvelle est semée.
Rome, qui gémissoit, triomphe, avec raison.
Tous les Temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues,
Va par-tout de lauriers couronner vos statues.

TITUS, *à part.*

Ah ! Rome !.... Ah ! Bérénice !.... Ah ! Prince malheureux !....
Pourquoi suis-je Empereur ? pourquoi suis-je amoureux ?

SCENE VII.

ANTIOCHUS, ARSACE, TITUS, PAULIN.

ANTIOCHUS, *à Titus.*

Qu'avez-vous fait, Seigneur ? L'aimable Bérénice
Va, peut-être, expirer dans les bras de Phénice !
Elle n'entend ni pleurs, ni conseils, ni raison ;
Elle implore, à grands cris, le fer et le poison.
Vous seul, vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue !....
Allez, Seigneur, allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même, en ce moment, sais-je si je respire ?

SCENE VIII.

RUTILE, TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

RUTILE, *à Titus.*

SEIGNEUR, tous les Tribuns, les Consuls, le Sénat
Viennent vous demander, au nom de tout l'État.
Un grand Peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS, *à part.*

Je vous entends, grands Dieux! vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer!

PAULIN.

Venez, Seigneur : passons dans la chambre prochaine;
Allons voir le Sénat.

ANTIOCHUS, *à Titus.*

Ah! courez chez la Reine!

PAULIN, *à Titus.*

Quoi! vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome....

TITUS, *l'interrompant.*

Il suffit, Paulin; nous allons les entendre....

(A Antiochus.)

Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine.... Allez.... J'espere, à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, *seul.*

OU pourrai-je trouver ce Prince trop fidele ?
Ciel ! conduisez mes pas, et secondez mon zele.
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur, où, peut-être, il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH ! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grace à mon seul désespoir.

ARSACE.

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part ?

ARSACE.

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-tems laissée.
Un généreux dépit succede à sa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur;
Et même veut partir avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.

O Ciel! qui l'auroit cru?...
Et Titus?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le Peuple, avec transport, l'arrête, l'environne,
Applaudissant aux noms que le Sénat lui donne;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui, le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait, et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue!
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue,
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis.

Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit même en espérant irriter la fortune....
Mais, que vois-je?... Titus porte vers nous ses pas....
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *à la Cantonnade.*

Demeurez, qu'on ne me suive pas....
(*A Antiochus.*)
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez; je veux bien que vous-même,
Pour la derniere fois, vous voyiez si je l'aime.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien, voilà l'espoir que tu m'avois rendu!
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu!
Bérénice partoit, justement irritée,
Pour ne la plus revoir, Titus l'avoit quittée!...
(*A part.*)
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux! quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous ses momens ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage;
Et je respire encor!... Bérénice!... Titus!...
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus!
(*Il sort, avec Arsace.*)

SCENE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE, *à Titus.*

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue:
Je veux partir.... Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?
N'êtes-vous pas content?... Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

TITUS.

Mais, de grace ! écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'est plus tems.

TITUS.

Madame,

Un mot !

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS, *à part.*

Dans quel trouble elle jette mon ame !...

(*A Bérénice.*)

Ma Princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BÉRÉNICE.

C'en est fait.... Vous voulez que je parte demain;
Et moi, j'ai résolu de partir tout-à-l'heure,
Et je pars.

TITUS.

Demeurez !

BÉRÉNICE.

Ingrat ! que je demeure !
Eh ! pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
Quel crime, quelle offense a pu les animer ?
Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS.

Écoutez-vous, Madame, une foule insensée ?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement, préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si long tems les témoins,
Qui sembloient, pour jamais, me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs, que je ne puis souffrir....
(*A Phénice.*)
Allons, Phénice

TITUS.

O Ciel! que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaisir, l'avez-vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours:
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis.. Moi, que je vous haïsse!
Que je puisse jamais oublier Bérénice!...
(*À part.*)
Ah! Dieux! dans quel moment son injuste rigueur,
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!...
(*A Bérénice.*)
Connoissez-moi, Madame; et depuis cinq années
Comptez tous les momens et toutes les journées
Où par plus de transports et par plus de soupirs

Je vous ai de mon cœur exprimé les desirs.
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse,
Et jamais...

BÉRÉNICE, *l'interrompant.*

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant, je pars, et vous m'l'ordonnez?
Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?...
Ah! cruel! par pitié, montre-moi moins d'amour!...
Ne me rappellez point une trop chere idée,
Et laissez-moi, du moins, partir persuadée
Que, déja de votre ame exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret....

(*Titus lit une Lettre.*)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je desire.
Lisez, ingrat! lisez, et me laissez sortir.

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagême?
Vous cherchez à mourir, et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir!...

(*A Phénice.*)

Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

(*Phénice sort, et Bérénice se laisse tomber sur un siége.*)

SCENE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

MADAME, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les loix d'un austere devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, Madame, à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs;
Mais quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entiere assemblée,
Le Sénat m'a parlé; mais mon ame accablée
Écoutoit sans entendre, et ne leur a laissé
Pour prix de leurs transports qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine.
Moi-même, à tous momens, je me souviens à peine
Si je suis Empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous, sans savoir mon dessein.
Mon amour m'entraînoit, et je venois, peut-être,
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnoître.

Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop : ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayiez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée
L'Empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, Madame ; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne Empereur, sans Empire, sans Cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens dont mon ame est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie.
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros et par plus d'un Romain.
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachoit à les persécuter
Comme un ordre secret de n'y plus résister.

Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue;
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je suis, je puis tout entreprendre,
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'ensanglante, à la fin, nos funestes adieux.

BÉRÉNICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, Madame; et, si je vous suis cher...

SCENE VII et dernière.

ANTIOCHUS, TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS, *à Antiochus.*

Venez, Prince, venez; je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma foiblesse.
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse?
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je connois votre amour.
Mais vous, connoissez-moi, Seigneur, à votre tour.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre estime,

Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang.
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La Reine, son amour, et vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine, qui m'entend, peut me désavouer:
Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance;
Mais croiriez-vous, Seigneur, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidele étoit votre rival?

TITUS.

Mon rival?

ANTIOCHUS.

Il est tems que je vous éclaircisse.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice;
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier; au moins, je me suis tu.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible espérance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandoient à vous voir.
Je suis venu, Seigneur, vous appeler moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime.
Vous vous êtes rendu; je n'en ai point douté.
Pour la derniere fois, je me suis consulté:
J'ai fait de mon courage une épreuve derniere.
Je viens de rappeler ma raison toute entiere.
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds.

Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire....

(*A Bérénice.*)

Oui, Madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :
Mes soins ont réussi ; je ne m'en repens pas.
Puisse le Ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées ;
Ou s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourroient menacer une si belle vie
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez, Princes trop généreux !
En quelle extrémité me jettez-vous tous deux !....

(*A Antiochus, en montrant Titus.*)

Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Par-tout du désespoir je rencontre l'image ;
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt a couler !...

(*A Titus.*)

Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'Empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards ?
J'aimois, Seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me suis alarmée ;
J'ai cru que votre amour alloit finir son cours.
Je connois mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, Seigneur, ne vaut pas tant d'alarmes,

Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus attire tous ses vœux
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans, jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout; je veux en ce moment funeste,
Par un dernier effort, couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus....
Adieu, Seigneur; régnez, je ne vous verrai plus....

(A Antiochus.)

Prince, après cet adieu, vous jugez bien, vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller, loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis: Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers....
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse
Tout est prêt: on m'attend .. Ne suivez point mes pas...

(A Titus.)

Pour la derniere fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas!

FIN.

BAJAZET,

TRAGÉDIE

DE RACINE.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE.

SULTAN Amurat, ou Sultan Morat, Empereur des Turcs, celui qui prit Babylone, en 1638, a eu quatre freres. Le premier, c'est à savoir Osman, fut Empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les Janissaires lui ôterent l'Empire et la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son regne, le fit étrangler. Le troisieme étoit Bajazet, Prince de grande espérance, et c'est lui qui est le Héros de ma Tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siége de Babylone. Après la prise de cette ville, le Sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir; ce qui fut conduit et exécuté, à-peu-près, de la maniere que je le représente. Amurat avoit encore un frere, qui fût depuis le Sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea, comme un Prince stupide, qui ne lui

donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui regne aujourd'hui, (en 1672) est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune Histoire imprimée. M. le Comte de Cézy étoit Ambassadeur à Constantinople, lorsque cette aventure tragique arriva dans le Serrail. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la Sultane. Il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du Serrail, sur le canal de la Mer Noire. M. le Comte de Cézy disoit que c'étoit un Prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort; et il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques Lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scene une histoire si récente; mais je n'ai rien vu dans les regles du Poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un

Auteur de prendre pour sujet d'une Tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa Tragédie, ni de mettre sur le Théatre des Héros qui auroient été connus de la plupart des Spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les Héros s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous, *major è longinquo reverentia.* L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des tems; car le Peuple ne met gueres de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages Turcs, quelques modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre Théatre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les Princes et les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des

gens qui vivent dans un autre siecle que le nôtre.

C'étoit, à-peu-près, de cette maniere que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le Poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une Tragédie la mere de Xerxès, qui étoit peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le Théatre d'Athènes la désolation de la Cour de Perse, après la déroute de ce Prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu; et il s'étoit trouvé encore à la défaite des Lieutenans de Darius, pere de Xerxès, dans la plaine de Marathon; car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frere de ce fameux Cynégire, dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du Roi de Perse.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LA Préface de Racine donne une idée suffisante du sujet de cette Tragédie, et nous ne croyons pas devoir le détailler ici plus particuliérement.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR BAJAZET.

« Le succès de *Bérénice* ayant, sans doute, convaincu l'Auteur qu'il falloit faire régner l'amour dans une Tragédie pour plaire à une nation qui recevoit si favorablement de pareils sujets, entreprit de traiter celui-ci, dit Racine le fils, dans ses *Remarques sur les Tragédies de son pere.* Cette Piece, quoique l'amour n'y soit pas peint avec plus de vérité et de vivacité que dans la précédente, est plus souvent redemandée, parce que l'amour y étant théatral et devenant tragique, excite les deux passions essentielles à la Tragédie, la crainte et la pitié. Celle de *Bérénice* ne nous présente que la peinture de nos tendresses amoureuses; celle de *Bajazet* nous présente la peinture des malheurs où précipite la

fureur de l'amour, et fait voir quelles fautes peuvent commettre les personnes qui, emportées par cette passion,

« *Suivent* d'un vain plaisir les conseils imprudens »

(scene premiere du premier acte.)

Elle attache, outre cela, par l'importance d'une action qui soutient la grandeur du caractere du Visir.... »

« Lorsque cette Piece parut, la critique générale fut qu'elle représentoit des François habillés en Turcs, et des Dames Françoises plutôt que des femmes du Serrail. Cette critique qui ne pouvoit tomber que sur Bajazet et Atalide, étoit encore injuste en tombant sur eux, et un amour sincere, commencé dès l'enfance, augmenté par les obstacles, peut s'expliquer dans le Serrail comme dans tous les pays du monde. *Un Turc*, dit-on, *se pique-t-il de tendresse et de fidélité?* Pourquoi se figurer qu'un Turc ne parle jamais d'amour que le sabre à la main? Bajazet est un jeune Prince, retenu captif dans le Serrail, et qui s'attend, à tout moment, qu'on lui va demander sa tête, de la part de son frere : com-

ment auroit-il pu prendre ces mœurs féroces que nous croyons être celles de tous les Turcs ? Il s'est livré à une passion qui adoucit sa captivité, et il ne sait pas encore se déguiser. Malgré cela, quand il est avec Roxane, maîtresse de le faire régner ou mourir, il y est avec la fierté d'un Ottoman. Dans le dernier entretien qu'il a avec elle, lorsque cette femme, prête à prononcer l'arrêt de sa mort, s'il hésite à lui promettre sa foi, a la barbarie de lui offrir sa grace, s'il veut aller voir mourir Atalide, avec quelle vivacité il lui répond, en rejettant sa grace :

« Je ne l'accepterois que pour vous en punir ! »

(Scene quatrieme du cinquieme acte.)

Si l'on veut du sang cette Piece en est remplie, puisqu'excepté le grand Visir, dont la mort eût affligé le Spectateur, tous les autres personnages meurent.... Ils ont tous mérité leur mort.... L'amour, quelqu'innocent qu'il puisse être, cesse de l'être quand il résiste à un obstacle auquel il ne lui est pas permis de résister.... Cette Piece apprend à connoître les suites funestes de l'amour. Tout y conduit à une mo-

tale très-utile; mais tout y conduit d'une maniere si dangereuse que Riccoboni ne la veut pas recevoir sur son Théâtre. *On ne pouvoit rien imaginer*, dit-il, *de plus adroit que ce qu'a imaginé l'Auteur pour donner un air de bienséance à un amour qui n'est pas moins vif que tendre; mais, malgré tout l'art d'un si grand maître.... quand même je connoîtrois quelqu'un d'assez hardi pour réformer M. Racine, je ne crois pas qu'il soit possible de réformer une Piece dont les expressions les plus vives et les plus touchantes font l'ame.* »

« Quand on parle de la maniere dont l'exposition d'un sujet doit être faite, on donne pour modele la premiere scene de cette Tragédie, continue Racine le fils. Toute la Piece est conduite avec le même art. L'intérêt croît d'acte en acte et de scene en scene; et lorsque l'action paroît finie, elle est renouée, tout-à-coup, par quelque fil qu'on n'avoit point prévu, et qui tient toujours l'attention en suspens. »

« Cette Piece fut très-bien reçue. On vit avec plaisir paroître des Turcs sur le Théâtre; et cette nouveauté fut d'autant plus agréable que les Turcs nous étoient alors moins connus qu'aujourd'hui... »

« Madame de Sévigné, que sa juste admiration pour P. Corneille rendoit quelquefois trop difficile sur les Pieces de son jeune rival (Racine), rend témoignage des applaudissemens que reçut celle-ci. Voici comment elle en parle dans sa lettre à Madame de Grignan, du 13 Janvier 1672. *Racine a fait une Tragédie, qui s'appelle* Bajazet, *et qui releve la paille. Vraiment elle ne va pas* ampirando, *comme les autres. M. de Talard dit qu'elle est autant au-dessus des Pieces de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer. Voilà ce qui s'appelle louer ! Il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux et par nos oreilles....* &c. »

« Après l'avoir vue, elle en jugea ainsi. (Lettre du 15 du même mois.) *La Piece de Racine m'a paru belle.... Ma belle fille m'a paru la plus merveilleuse bonne Comédienne que j'aie vue.* (Madame Champmêlé, qu'avoit aimée le fils de Madame de Sévigné, et qui jouoit le rôle d'Atalide.) *Elle surpasse la des Œillets, de mille piques; et moi, qu'on croit assez bonne pour le Théatre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paroît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas*

que

que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des vers, elle est adorable. Bajazet est beau. J'y trouve quelqu'embarras sur la fin, et il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de Bérénice. *Je trouve pourtant, à mon petit sens, qu'elle ne surpassera pas* Andromaque; *et pour les belles* Comédies *de Corneille, elles sont au-dessus.... Croyez que rien n'approchera des divins endroits de Corneille....* » Et dans sa lettre du 16 Mars suivant. « *Je suis au désespoir que vous ayiez eu* Bajazet *par d'autres que par moi.... Je voudrois vou envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la Piece.... Il y a pourtant des choses agréables, et rien n'est parfaitement beau, rien qui enleve : point de ces tirades de Corneille, qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine. Sentons en la différence. Il y a des endroits froids et foibles ; et jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque. Bajazet *est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer....* &c. »

« Le Public a jugé différemment, observe Racine le fils. Il n'est pas étonnant que Madame de Sévigné ait fait une fausse prédiction ; mais son silence sur la Tragédie de *Britannicus* m'étonne,

et me fait juger que cette Tragédie n'avoit point encore acquis alors sa réputation. Pourque le mérite de certains Ouvrages soit généralement reconnu, il faut un tems fort long.... &c. »

« Un Poëte Anglois transporta l'intrigue de *Bajazet* dans un sujet où l'on ne s'attendoit gueres à la retrouver ; c'est dans le sujet de *Phedre et Hippolyte.* »

« Avant la premiere représentation de *Bajazet*, Racine avoit destiné le rôle d'Atalide à Madame Champmêlé, et celui de Roxane à Mademoiselle d'Ennebaut. Dans la suite, il changea de sentiment, et trouva que cette derniere joueroit mieux Atalide, et Madame Champmêlé Roxane. Enfin, après avoir repris et redonné les rôles, il revint à son premier avis. » *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de La Porte.

« On a prétendu que la mort de Monaldeski, Ecuyer de Christine, Reine de Suede, et son amant, qu'elle fit assassiner à Fontainebleau, en 1657, après lui avoir montré des lettres qu'il avoit écrites contre elle, et lui avoir reproché so infidélité, avoit fait imaginer à Racine une scene pareille entre Roxane et Bajazet. » *Ibidem.*

BAJAZET,

TRAGÉDIE

DE RACINE;

Représentée, par les Comédiens François; au Théatre de l'hôtel de Bourgogne, le 4 Janvier 1672.

A

PERSONNAGES.

BAJAZET, frere du Sultan Amurat, Empereur Ottoman.

ROXANE, Sultane favorite du Sultan Amurat.

ATALIDE, fille du sang Ottoman.

ACOMAT, Grand-Visir.

OSMIN, confident du Grand-Visir.

ZATIME, esclave de la Sultane.

ZAYRE, esclave d'Atalide.

Gardes.

La Scene est à Constantinople, autrement dite Bysance, dans le Serrail du Grand-Seigneur.

BAJAZET,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai, cependant, te parler et t'entendre.

OSMIN.

Eh! depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus...
Mais, laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience !
Et que d'un œil content je te vois dans Bysance !
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long, pour moi seul entrepris.

De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincere.
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
Dépendent les destins de l'Empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan ?

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à son Prince fidelle,
Voyoit, sans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siége inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille;
Et, sans renouveller ses assauts impuissans,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Bysance:
Mille obstacles divers m'ont même traversé;
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves Janissaires ?
Rendent-ils au Sultan des hommages sinceres ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les Janissaires.
Il se souvient toujours que son inimitié

Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le tems, à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur Visir ?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite.
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses loix.
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais, enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son Empire naissant;
S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrace,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat

Comme un arrêt du Ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la Renommée,
Il a, depuis trois mois, fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet.
On craignoit qu'Amurat, par un ordre sévere,
N'envoyât demander la tête de son frere.

ACOMAT.

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi! Seigneur, le Sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être, avant ce tems,
Je saurai l'occuper de soins plus importans.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine.
Je sais, à son retour, l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher, sans moi, les siéges, les combats:
Il commande l'armée; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Visir!

Mais j'ai plus dignement employé ce loisir..
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles;
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc! qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'espere qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés, dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs États, et remplissent sa Cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de Sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin. Il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos Sultans les rigueurs ordinaires.
Le frere rarement laisse jouir ses freres
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie;
Car enfin, Bajazet dédaigna, de tout tems,
La molle oisiveté des enfans des Sultans.

Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la premiere victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'État,
N'osoit sacrifier ce frere à sa vengeance,
Ni du sang Ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc, pour un tems, Amurat désarmé,
Laissa dans le Sérail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidelle à sa haine,
Et des jours de son frere arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et, sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colere
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frere.
J'entretins la Sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leurs étoient inconnus.
Que te dirai-je, enfin? la Sultane éperdue
N'eut plus d'autres desirs que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui semblent mettre entr'eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidele
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La Sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblerent :
De l'heureux Bajazet les gardes se troublerent ;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs, dans ce trouble, oserent s'entrevoir.
Roxane vit le Prince ; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable ; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui. Ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit céler,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lierent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux même dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'oserent y rentrer.

OSMIN.

Quoi ! Roxane, d'abord leur découvrant son ame,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore ; et, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du pere d'Amurat, Atalide est la niece,
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.

Du Prince, en apparence, elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi! vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
Ses périls, tous les jours, réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami;
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que, du moins, il faudra la demander long-tems.
Je sais rendre aux Sultans de fideles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,

Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du Sérail les rigoureuses loix;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte
Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur un esclave me guide,
Et... Mais on vient... C'est elle, et sa chere Atalide.
Demeure; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT, *à Roxane.*

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame; Osmin a vu le Sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet,
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet:
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps, aux pieds de son rempar,

Devoient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le Ciel en a déja réglé l'événement,
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, Madame, et rompons le silence.
Fermons-lui, dès ce jour, les portes de Bysance;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple, dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déja, par mes brigues secretes,
Gagner de notre loi les sacrés interpretes.
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la Religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumiere.
Des murs de ce Palais ouvrez-lui la barriere;
Déployez en son nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut, loin de Bysance,
Transporter désormais son trône et sa présence.
Déclarons le péril dont son frere est pressé:
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.

Sur-tout,

Sur-tout, qu'il se déclare et se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis.
De tous leurs sentimens venez me rendre compte,
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez.

(*Acomat et Osmin sortent.*)

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE, *à Atalide.*

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la derniere fois je le vais consulter.
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il tems d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du Visir entendu le langage?
Bajazet vous est cher. Savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main?

Peut-être, en ce moment, Amurat, en furie;
S'approche pour trancher une si belle vie.
Eh! pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui?

ATALIDE.

Quoi! Madame, les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et sur-tout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas! pour mon repos, que ne le puis-je croire!
Pourquoi faut-il au moins que, pour me consoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait, en secret, amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile;
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je lui donne et la vie et l'Empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc! à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour, il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser !... O Ciel ! que prétendez-vous faire ?

ROXANE.

Je sais que des Sultans l'usage m'est contraire ;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse ;
Mais, toujours inquiete, avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras,
Et, sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare Sultane.
Amurat plus ardent, et seul, jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi-bien que le titre,
Et des jours de son frere il me laissa l'arbitre.
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits ;
Et moi, qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que sert-il de me justifier ?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frere,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire.
Femmes, Gardes, Visir, pour lui j'ai tout séduit ;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Graces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au trône des Sultans :
Il ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends.

Malgré tout mon amour, si, dans cette journée,
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée,
S'il ose m'alléguer une odieuse loi,
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.
Je veux que devant moi, sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;
Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé, se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

(*Elle sort, avec Zatime.*)

SCENE IV.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue.

ZAÏRE.

Vous?

ATALIDE.

Je prévois déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir.

ZAÏRE.

Mais, Madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre ;
Quelles conditions elle veut imposer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ?
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même !

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur ; mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès-long-tems, a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah ! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence ?
Tout sembloit avec nous être d'intelligence.
Roxane, se livrant tout entiere à ma foi,
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi,
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche ;
Et je croyois toucher au bienheureux moment
Où j'allois, par ses mains, couronner mon amant.
Le Ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Eh ! que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse ?
A l'erreur de Roxane ai-je pu m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser ?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimois, et je pouvois m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Élevée avec lui dans le sein de sa mere,

J'appris à distinguer Bajazet de son frere :
Elle-même, avec joie, unit nos volontés ;
Et, quoiqu'après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le desir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir, sans amour, ce Héros trop aimable.
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ses soins,
Lui rendit des respects. Pouvoit-il faire moins ?....
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !
De ses moindres respects, Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse,
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un Empire à mes foibles attraits ;
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire :
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire....
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,
N'avoit que des soupirs, qu'il répétoit toujours.
Le Ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais, enfin, Bajazet dissipa mes alarmes.
Je condamnai mes pleurs, et, jusques aujourd'hui,
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas ! tout est fini. Roxane méprisée,
Bientôt de son erreur sera désabusée ;
Car, enfin, Bajazet ne sait point se cacher :

Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous momens, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre !.... Ah ! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix !
Au moins, si j'avois pu préparer son visage !....
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage.
D'un mot, ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute, il faut qu'il meure.

(*A part.*)

Il se perdra, te dis-je.... Atalide, demeure.
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura soin de sa vie !

ZAÏRE.

Ah ! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?
Toujours, avant le tems, faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore,
Suspendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours ;
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale,
Roxane, jusqu'au bout, ignore sa rivale....
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE.

(*A part.*)

Eh ! bien, Zaïre, allons.... Et toi, si ta justice
De deux jeunes amans veut punir l'artifice,
O Ciel ! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable, épuise tout sur moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le Ciel a réservée.
Rien ne me retient plus; et je puis, dès ce jour,
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que, vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un Empire tranquille:
Je fais ce que je puis; je vous l'avois promis.
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeste.
Votre vertu, Seigneur, achevera le reste.
Osmin a vu l'armée; elle penche pour vous.
Les Chefs de notre Loi conspirent avec nous.
Le Visir Acomat vous répond de Bysance,
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de Chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ces murs renferme ce Palais,
Et dont à ma faveur les ames asservies

M'ont vendu, dès-long-tems, leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant. C'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carriere;
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtriere.
L'exemple en est commun; et, parmi les Sultans,
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout tems.
Mais, pour mieux commencer, hâtons-tous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que quand je vous servois, je servois mon époux;
Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah! que proposez-vous, Madame?

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur,
Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire!

ROXANE.

Oui, je sais que depuis qu'un de vos Empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur Ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux;

Mais l'amour ne suit point ces loix imaginaires,
Et, sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman, (vous savez qu'entre tous vos ayeux
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur Ottomane?)
Ce Soliman jetta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce Monarque si fier
A son trône, à son lit daigna l'associer,
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'Impératrice
Qu'un peu d'attraits, peut-être, et beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il est vrai.... Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman et le peu que je suis.
Soliman jouissoit d'une pleine puissance.
L'Égypte ramenée à son obéissance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil,
Du Danube asservi les rives désolées,
De l'Empire Persan les bornes reculées,
Dans leurs climats brûlans les Africains domptés,
Faisoient taire les loix devant ses volontés.
Que suis-je? J'attends tout du peuple et de l'armée.
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs, au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos miseres?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sinceres?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman.
Dans leur rebellion les Chefs des Janissaires,

Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin? Maître de leur suffrage,
Peut-être, avec le tems, j'oserai davantage.
Ne précipitons rien; et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends, Seigneur. Je vois mon imprudence,
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour, trop prompt, vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur vous en craignez les suites;
Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez?
Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire?
Que c'est à moi, sur-tout, qu'il importe de plaire?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais?
Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer, pour jamais?
Que j'ai sur votre vie un empire suprême?
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime;
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous, et j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'Empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.

Je

Je ne m'en défends point ; ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.
Je vous dois tout mon sang : ma vie est votre bien ;
Mais enfin voulez-vous....

ROXANE, *l'interrompant.*

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées :
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.
Je ne te presse plus, ingrat ! d'y consentir :
Rentre dans la néant dont je t'ai fait sortir....

(*A part.*)

Car, enfin, qui m'arrête, et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence ?
L'ingrat est-il touché de mes empressemens ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens ?...

(*A Bajazet.*)

Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grace ;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frere ;
Il m'aime : tu le sais ? et, malgré sa colere,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, et, dès ce moment même...
Bajazet, écoutez.... je sens que je vous aime.
Vous vous perdez ! Gardez de me laisser sortir.
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie !

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains.
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans son cœur votre premiere place.

ROXANE.

Dans son cœur? Ah! crois-tu, quand il le voudroit
bien,
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si long-tems possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive, enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel! des armes contre moi,
Sans doute, et je devrois retenir ma foiblesse.
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté.
De toi dépend ma joie et ma félicité.
De ma sanglante mort ta mort sera suivie....
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!...
Tu soupires, enfin, et sembles te troubler!
Acheve, parle.

BAJAZET.

O Ciel, que ne puis-je parler!

ROXANE.

Quoi donc! que dites-vous, et que viens-je d'entendre?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre!
Quoi! de vos sentimens je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.

Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime;
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah! c'en est trop, enfin; tu seras satisfait....
(*Appelant.*)
Holà! gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ACOMAT, ROXANE, BAJAZET.

ROXANE, *à Acomat.*

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner; je n'ai rien à vous dire.
Du Sultan Amurat je reconnois l'Empire.
Sortez. Que le Serrail soit désormais fermé;
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

SEIGNEUR, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O Ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée, et court à la vengeance.
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Visir, songez à vous; je vous en averti,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi!...

BAJAZET, *l'interrompant.*

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette,
Et j'espérois un jour vous mieux récompenser;
Mais, c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le Sérail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT.

Eh! bien,
L'usage des Sultans à ses vœux est contraire;
Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévere
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des loix, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il le faut conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Eh! pourquoi vous en faire une image si noire?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidens dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Eh! ce sont ces périls, et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux,
Son esclave trouva grace devant ses yeux;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane?

BAJAZET.

Acomat, c'est assez;
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgraces.
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces;

Et l'indigne prison où je suis renfermé,
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret...
Pardonnez, Acomat, je plains, avec sujet,
Des cœurs, dont les bontés trop mal récompensées,
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah! si nous périssons, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves Janissaires;
De la Religion les saints dépositaires,
Du peuple Bysantin ceux qui, plus respectés,
Par leur exemple seul reglent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée,
D'où les nouveaux Sultans font leur premiere entrée.

BAJAZET.

Eh! bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher;
Du Sérail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.
Peut-être, je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même,
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le tems de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Eh! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,

Que Roxane, d'un coup, n'assure sa vengeance?
Alors qu'aura servi ce zele impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructeux?
Promettez : affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

BAJAZET.

Moi!

ACOMAT.

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux sermens.
Consultez ces Héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre.
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée....
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État.
Mais ces mêmes Héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible! ô trop constante foi,
Que, même en périssant, j'admire, malgré moi!
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde.... Mais quel bonheur nous envoie Atalide?

SCENE IV.

ATALIDE, BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT, *à Atalide.*

AH ! Madame, venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir....
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce Palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas;
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

(*Acomat sort.*)

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

EH ! bien, c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse !...
Le Ciel punit ma feinte, et confond votre adresse.
Rien ne m'a pu parer contre ces derniers coups;
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?

Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit ; mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Ataïde, au nom de cette complaisance,
Daignez de la Sultane éviter la présence !
Vos pleurs vous trahiroient ; cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux !

ATALIDE.

Non, Seigneur, vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.
Il faut vous rendre : il faut me quitter et régner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE.

Je le veux.... Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir, sans effroi,
Que Bajazet pût vivre, et n'être plus à moi ;
Et, lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens ;
Mais, à mes tristes yeux, votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la derniere fois !
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence.
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs

De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs ;
Mais, hélas ! épargnez une ame plus timide !
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide,
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une amante épuiserent les pleurs.

BAJAZET.

Eh ! que deviendrez-vous, si, dès cette journée,
Je célebre à vos yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être, à mon destin, Seigneur, j'obéirai.
Que sais-je ? à ma douleur je chercherai des charmes.
Je songerai, peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu.
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidele,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi ! cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux, avec nous, ont crû dans le silence,
Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter,
Mes sermens redoublés de ne vous point quitter ;
Tout cela finiroit par une perfidie ?
J'épouserois, et qui ? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible ;
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,

Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour !...
Ah ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez; si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La Sultane vous aime; et, malgré sa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET, *l'interrompant.*

Je vous entends; je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace;
Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de Héros.
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurois promis,
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le tems que je voudrois lui plaire,
Feroient par leur désordre un effet tout contraire,
Et de mes froids soupirs ses regards offensés,

Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés....
O Ciel ! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie ;
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous !
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse ?
Je me parjurerois ? et, par cette bassesse....
Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de son amour,
Je vous verrois, sans doute, en rougir la premiere.
Mais pour vous épargner une injuste priere,
Adieu : je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel ! venez, je vais vous y conduire,
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre.
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre,
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O Ciel ! que faites-vous ?

ATALIDE.

Cruel ! pouvez-vous croire
Que je sois, moins que vous, jalouse de ma gloire ?
Pensez-vous que cent fois, en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?

Mais

Mais on me présentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat! quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le tems qu'elle vous donne.
A-t-elle en vous quittant fait sortir le Visir?
Des Gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur, implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain,
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur; sauvez votre vie et la mienne.

BAJAZET.

Eh! bien.... Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le Ciel pourront vous les dicter.
Allez.... Entre elle et vous je ne dois point paroître.
Votre trouble ou le mien nous feroit reconnoître.
Allez, encore un coup.... je n'ose m'y trouver.
Dites.... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai, sa grace est prononcée?

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, Madame: une esclave empressée,
Qui couroit de Roxane accomplir le desir,
Aux portes du Sérail a reçu le Visir.
Ils ne m'ont point parlé; mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du Visir marquoit sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris, sans doute, une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas!...
J'ai fait ce que j'ai dû; je ne m'en repens pas.

ZAÏRE.

Quoi! Madame, quelle est cette nouvelle alarme?

ATALIDE.

Eh ! ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?
Roxane en sa fureur paroissoit inflexible;
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible?
Parle : l'épouse-t-il ?

ZAÏRE.

Je n'en ai rien appris?
Mais, enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,
S'il l'épouse, en un mot ?

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre !...

ZAÏRE, *l'interrompant.*

Quoi ! vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictoit le soin de conserver ses jours?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire!...
(*A part.*)
Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire.
Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés :
Respectez ma vertu, qui vous a surmontés.
A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi, sans regret, me le représenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter....
(*A Zaïre.*)
Oui, je me reconnois, je suis toujours la même.
Je voulois qu'il m'aimât, chere Zaïre, il m'aime;

Et, du moins, cet espoir me console aujourd'hui
Que je vais mourir digne et contente de lui.

ZAÏRE.

Mourir? Quoi! vous auriez un dessein si funeste?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant, tu t'étonnes du reste?
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui.
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui;
Mais, hélas! il peut bien penser, avec justice,
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin....
Allons, je veux savoir.....

ZAÏRE, *l'interrompant.*

Modérez-vous, de grace;
On vient vous informer de tout ce qui se passe....
C'est le Visir.

SCENE II.

ACOMAT, ATALIDE, ZAYRE.

ACOMAT, *à Atalide.*

Enfin, nos amans sont d'accord,
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.
La Sultane a laissé désarmer sa colere :
Elle m'a déclaré sa volonté derniere ;
Et tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du Prophete divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause,
Remplir tous les esprits d'une juste terreur
Et proclamer enfin le nouvel Empereur.
Cependant, permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zele.
N'attendez point de moi ces doux emportemens,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amans ;
Mais si par d'autres soins, plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos Sultans,
Je puis......

ATALIDE, *l'interrompant.*

Vous m'en pourrez instruire avec le tems;

Avec le tems aussi vous pourrez me connoître....
Mais quel sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître ?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amans, l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non.... mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne !...
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouse-t-il, enfin?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
Surpris, je l'avoûrai, de leur fureur commune,
Querellant les amans, l'amour et la fortune,
J'étois de ce Palais sorti désespéré.
Déja, sur un vaisseau, dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus cheres,
Je méditois ma fuite aux terres étrangeres.
Dans ce triste dessein au Palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du Sérail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une Esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit, sans bruit, dans un appartement
Où Roxane attentive écoutoit son amant.
Tout gardoit devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai long-tems, immobile, observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvroient son ame,

L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
L'autre, avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assurée, à son tour.

ATALIDE, *à part.*

Hélas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre....
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre Prince et le nôtre.
» Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
» Allez lui préparer les honneurs souverains.
» Qu'un peuple obéissant l'attende dans le Temple.
» Le Sérail va bientôt vous en donner l'exemple. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidele,
De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.
Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

ALLONS, retirons-nous; ne troublons point leur joie.

ZAÏRE.

Ah! Madame, croyez....

ATALIDE, *l'interrompant.*

Que veux-tu que je croie ?
Quoi donc ! à ce spectacle irai-je m'exposer ?
Tu vois que c'en est fait ils se vont épouser.
La Sultane est contente !.... il l'assure qu'il l'aime ;
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant ; croyois-tu, quand, jaloux de sa foi,
Il s'alloit, plein d'amour, sacrifier pour moi,
Lorsque son cœur, tantôt, m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse,
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir,
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?
Ah ! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser !
Peut-être, en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grace nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs.
Elle l'aime.... Un Empire autorise ses pleurs.
Tant d'amour touche enfin une ame généreuse.
Hélas ! que de raisons contre une malheureuse !

ZAÏRE.

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu ? je le nîrois en vain.
Je ne prends point plaisir à croître ma misere.
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,

Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas ;
Mais après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même, juge-nous, et vois si je m'abuse.
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse ?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?
A me chercher, lui-même, attendroit-il si tard,
N'étoit que de son cœur le trop juste reproche
Lui fait, peut-être, hélas ! éviter cette approche ?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci.
Il ne me verra plus.

ZAÏRE.

Madame, le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAYRE.

BAJAZET.

C'EN est fait, j'ai parlé ; vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie.
Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuste bonheur ;
Si mon cœur, dont le trouble, en secret, me condamne,

Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main.
Je suis libre, et je puis contre un frere inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse;
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour Juge entre nous, prendre la Renommée....
Que vois-je? qu'avez-vous? Vous pleurez?

ATALIDE.

Non, Seigneur.
Je ne murmure point contre votre bonheur.
Le Ciel, le juste Ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle?
Tant que j'ai respiré, vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le Ciel eût écouté mes vœux
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale:
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale;
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimoit assez récompensée,
Et j'aurois, en mourant, cette douce pensée
Que vous ayant, moi-même, imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;

Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant?
O Ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidele?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame? Ah! croyez-vous que loin de le penser
Ma bouche seulement eût pu le prononcer?
Mais l'un, ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire.
La Sultane a suivi son penchant ordinaire;
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le tems trop cher la pressât de se rendre,
A peine ai je parlé que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.
Elle met dans ma main sa fortune et ses jours;
Et, se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité,
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, (que Roxane, Madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme)
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même, contre moi, je vous vois irritée,

Reprocher votre mort à mon ame agitée !
Je vois, enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foi :
J'irai bien plus content et de vous et de moi
Détromper son amour d'une feinte forcée
Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée....
La voici.

ATALIDE, *à part.*

Juste Ciel ! où va-t-il s'exposer ?....
(*A Bajazet*)
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser !

SCENE V.

ROXANE, BAJAZET, ATALIDE, ZAYRE.

ROXANE, *à Bajazet.*

Venez, Seigneur, venez. Il est tems de paroître,
Et que tout le Sérail reconnoisse son maître.
Tout ce peuple nombreux, dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre....
(*A Atalide.*)
L'auriez-vous cru, Madame, et qu'un si prompt retour

Fît

Fit à tant de fureur succéder tant d'amour?
Tantôt, à me venger fixe et déterminée,
Je jurois qu'il voyoit sa derniere journée:
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse;
J'ai prononcé sa grace, et je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis, et j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance
Vous répondront toujours de ma reconnoissance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE, ZAYRE.

ROXANE, *à part.*

De quel étonnement, ô Ciel, suis-je frappée!
Est-ce un songe? et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé?
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?

J'ai cru qu'il me juroit que, jusques à la mort,
Son amour me laissoit maîtresse de son sort.
Se repent-il déja de m'avoir apaisée ?....
Mais, moi-même, tantôt me serois-je abusée ?
(*A Atalide.*)
Ah !.... Mais, il vous parloit. Quels étoient ses discours,
Madame ?

ATALIDE.

Moi, Madame ?... Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie !....
Mais, de grace, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi. Comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés long-tems entretenue.
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré....
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiete, et qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême !
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Eh ! quel autre intérêt....

ROXANE, *l'interrompant.*

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons, mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelqu'inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,
Et je veux, un moment, y penser sans témoins.

(*Atalide sort, avec Zaïre.*)

SCENE VII.

ROXANE, *seule.*

De tout ce que je vois que faut-il que je pense?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ?
N'ai-je pas même entr'eux surpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O Ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour seroit-ce-là les fruits,
Tant de jours douloureux, tant d'inquietes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager.
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice?

Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi ! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?...
Non, non ; rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Eh ! pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?
Quel seroit son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?....
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et, sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frere ?....
Ah ! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?
N'eût-il pas, sans regret, secondé mon envie ?
L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie ?....
Que de justes raisons.... Mais, qui vient me parler ?
Que veut-on ?

SCENE VIII.

ZATIME, ROXANE.

ZATIME.

PARDONNEZ, si j'ose vous troubler ;
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée ;

Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les Gardes, sans tarder, l'ont ouverte, à genoux,
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous....
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,
Orcan le plus fidele à servir ses desseins,
Né sous le Ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience;
Mais, j'ai cru vous devoir avertir par avance,
Et, souhaitant, sur-tout, qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre?
Quel peut être cet ordre, et que puis-je répondre?
Il n'en faut pas douter, le Sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut, sur ses jours, sans moi rien entreprendre.
Tout m'obéit ici.... Mais dois-je le défendre?
Quel est mon Empereur? Bajazet? Amurat?....
J'ai trahi l'un; mais l'autre est peut-être un ingrat!...
Le tems presse; que faire en ce doute funeste?
Allons: employons bien le moment qui nous reste.

Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse, par quelque marque, échapper son secret.
Observons Bajazet; étonnons Atalide,
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE.

AH ! sais-tu mes frayeurs ? Sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?
En ce moment fatal que je crains sa venue !
Que je crains.... Mais, dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?
Ira-t-il voir Roxane et calmer ses soupçons ?

ZAÏRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande ;
Roxane ainsi l'ordonne : elle veut qu'il l'attende.
Sans doute, à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher ;
J'ai rendu votre lettre, et j'ai pris sa réponse.

(*Elle lui donne une lettre.*)

Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE, *lisant.*

« Après tant d'injustes détours,
» Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?
» Mais je veux bien prendre soin d'une vie
» Dont vous jurez que dépendent vos jours.

» Je verrai la Sultane ; et, par ma complaisance,
» Par de nouveaux sermens de ma reconnoissance,
» J'apaiserai, si je puis, son courroux.
» N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
» Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
» Puisque jamais je n'aimerai que vous ! »

(*A part, après avoir lu.*)

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?
Funeste aveuglement ! perfide jalousie !
Récit menteur ! soupçons que je n'ai pu céler,
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler ?
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente.
J'étois aimée, heureuse, et Roxane contente....

(*A Zaïre.*)

Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas....
Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime,
Qu'elle le croie, enfin... Que ne puis-je, moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !....
Mais à d'autres périls je crains de le commettre !

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah ! cachons cette lettre.

(*Elle cache la lettre de Bajazet dans son sein.*)

SCENE II.

ROXANE, ZATIME, ATALIDE, ZAYRE.

ROXANE, *tenant la lettre d'Amurat à la main, bas, à Zatime.*

VIENS. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *bas, à Zaïre.*

Va, cours, et tâche enfin de le persuader.

(*Zaïre sort.*)

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE, *à Atalide.*

MADAME, j'ai reçu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu.
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame; et sous ses loix Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame, Osmin?...

ROXANE, *l'interrompant.*

Étoit mal averti ;
Et, depuis son départ, cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE, *à part.*

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de disgraces,
Le Sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame ! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

ATALIDE, *à part.*

O Ciel !

ROXANE.

Le tems n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE, *lui donnant la lettre d'Amurat.*

Voyez. Lisez vous-même.
Vous connoissez, Madame, et la lettre et le seing.

ATALIDE, *prenant la lettre.*

Du cruel Amurat je reconnois la main.
(*Lisant.*)
« Avant que Babylone éprouvât ma puissance,
» Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
» Je ne veux point douter de votre obéissance,
» Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
» Je laisse sous mes loix Babylone asservie,
» Et confirme, en partant, mon ordre souverain.
» Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
» Ne vous montrez à moi que sa tête à la main. »

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE, *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide!

ROXANE.

Que vous semble?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide;
Mais il pense proscrire un Prince sans appui.
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,
Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une ame,
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE, *l'interrompant.*

Moi, Madame?...
Je voudrois le sauver! je ne le puis haïr....
Mais..

ATALIDE.

Quoi donc! qu'avez-vous résolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir?

ROXANE.

Eh! que faire en ce péril extrême?

Il le faut!

ATALIDE.

Quoi! ce Prince aimable ... qui vous aime,
Verra finir ses jours, qu'il vous a destinés?

ROXANE.

Il le faut; et déja mes ordres sont donnés.

ATALIDE, *à part.*

Je me meurs.

ZATIME, *à Roxane.*

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez! conduisez-la dans la chambre prochaine....
Mais, au moins, observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

(*Zatime emmene Atalide.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

ROXANE, *seule.*

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée.
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
Ardente elle veilloit au soin de mon amour;
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidele,
Semble, depuis six mois, ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même, souvent prévenant son envie,
Ai hâté les momens les plus doux de sa vie.
Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir
Si dans sa perfidie elle a su réussir.
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur, dans ses douleurs, content de son amant?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe; poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piége....
Mais quel indigne emploi, moi-même, m'imposai-je?
Quoi donc! à me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris?

Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave, et le Visir me presse.
Il faut prendre parti; l'on m'attend... Faisons mieux.
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux.
Laissons de leur amour la recherche importune.
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si de mes bienfaits lâchement libérale
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant.
Dans ma juste fureur, observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide;
Et, d'un même poignard les unissant tous deux,
Les percer l'un et l'autre, et moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ZATIME, ROXANE.

ROXANE.

Ah! que viens-tu m'apprendre,
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu, dans ses discours, qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie
Que par de longs soupirs et des gémissemens,
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.

(*Lui présentant un billet.*)

Du Prince, votre amant, j'ai reconnu la lettre;
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE, *prenant le billet.*

Donne.... Pourquoi frémir? et quel trouble soudain
Me glace à cet objet et fait trembler ma main?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.
Il peut même.... Lisons, et voyons sa pensée.

(*Elle lit bas le commencement, et haut ces trois derniers vers.*)

» . . . . Ni la mort, ni vous-même,
» Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
» Puisque jamais je n'aimerai que vous. »

(*A part, après avoir lu.*)

Ah! de la trahison me voilà donc instruite!
Je reconnois l'appât dont ils m'avoient séduite.
Ainsi donc mon amour étoit récompensé,
Lâche! indigne du jour que je t'avois laissé?
Ah! je respire enfin, et ma joie est extrême
Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même!
Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.

(*A Zatime.*)

Qu'il meure !... Vengeons-nous... Courez.... qu'on le saisisse.

Que la main des muets s'arme pous son supplice ;
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés....
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colere!

ZATIME.

Ah ! Madame !

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix!
Bajazet, il est vrai trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre;
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui;
Eh ! qui sait si déja quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus, quand ils sont offensés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévere,
Devient de leur amour la marque la plus chere!

ROXANE, *à part.*

Avec quelle insolence, et quelle cruauté
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité!
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire !
Tu ne remportois pas une grande victoire,

Perfide! en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé!
Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice;
Et, je veux bien te faire encor cette justice,
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.
Moi qui, de ce haut rang, qui me rendoit si fiere,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la premiere,
Pour attacher des jours, tranquilles, fortunés
Aux périls dont tes jours étoient environnés!
Aprés tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!......
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer?...
Tu pleures, malheureuse? Ah! tu devois pleurer.
Lorsque d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la premiere pensée!
Tu pleures! et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir!
Pour plaire à ta rivale il prend soin de sa vie.....

(A Zatime.)

Ah! traître, tu mourras!... Quoi! tu n'es point partie?

(A part.)

Va.... Mais, nous-même, allons, précipitons nos pas.
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer, à la fois, et l'ordre de son frere
Et de sa trahison ce gage trop sincere....

(Montrant le billet de Bajazet.)

(A Zatime.)

Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux.

Qu'elle soit, cependant, fidélement servie.
Prends soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.
Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle !
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Sur-tout, garde bien le silence.
Moi.... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

(*Zatime sort.*)

SCENE VI.

ACOMAT, OSMIN, ROXANE.

ACOMAT, *à Roxane.*

Que faites-vous, Madame ? En quels retardemens
D'un jour si précieux perdez-vous les momens ?
Bysance, par mes soins presqu'entiere assemblée,
Interroge ses Chefs, de leur crainte troublée;
Et tous, pour s'expliquer ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que sans répondre à leur impatience,
Le Sérail, cependant, garde un triste silence ?
Déclarez-vous, Madame, et sans plus différer....

ROXANE, *l'interrompant.*

Oui, vous serez content; je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard et quelle voix sévere,
Malgré votre discours, m'assure du contraire?
Quoi! déja votre amour des obstacles vaincu....

ROXANE, *l'interrompant.*

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu!

ACOMAT.

Lui?

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'étoit pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT, *l'interrompant.*

Hé bien?

ROXANE, *lui donnant la lettre de Bajazet.*

(*Acomat lit, bas.*) (*Après qu'Acomat a lu.*)

Lisez.... Jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense!
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat, qui s'approche et retourne vainqueur;
Et, livrant, sans regret, un indigne complice,
Apaisons le Sultan par un prompt sacrifice

ACOMAT, *lui rendant la lettre de Bajazet.*

Oui, puisque jusques-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre

Du crime que sa vie a jetté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin ; j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat:
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre et jouir de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT, *arrêtant Osmin, qui veut sortir.*

Demeure. Il n'est pas tems, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi ! jusques-là, Seigneur, votre amour vous transporte ?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin ?

ACOMAT.

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule ?
Moi jaloux ? Plût au Ciel qu'en me manquant de foi
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN.

Eh! pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre....

ACOMAT, *l'interrompant.*

Eh! la Sultane est-elle en état de m'entendre?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre ou me sauver?...

(*A part.*)

Ah! de tant de conseils événement sinistre!...
Prince aveugle!... Ou plutôt trop aveugle Ministre,
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,
Et laissé d'un Visir la fortune flottante
Suivre de ces amans la conduite imprudente!

OSMIN.

Eh! laissez-les entr'eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystere,
Si-non quelques amis, engagés à se taire?
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane, en sa fureur, peut raisonner ainsi;
Mais moi, qui vois plus loin, qui, par un long usage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage,
Qui d'emplois en emplois, vieilli sous trois Sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace
Un homme, tel que moi, doit attendre sa grace,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

...moins...

...encore...

...jours...

...roit sac...

...du sang...

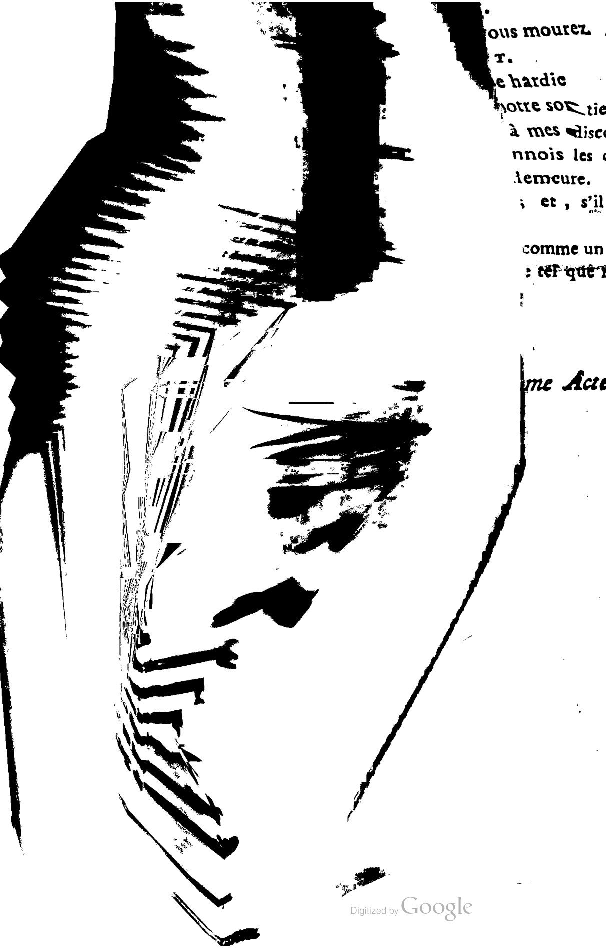
...est donc...

...dans le...

...et...

...jours de...

...sacrifice...



ous mourez.
r.
e hardie
otre sortie
à mes disc
nnois les
lemeure.
; et , s'il

comme un
tel que

me Acte

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette pensée.
Mon entreprise alors étoit moins avancée ;
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chûte il faut me signaler,
Et laisser un débris, du moins, après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner ?
Acomat de plus loin a su le ramener.
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger.
Je connois peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre;
Que nous avons du tems. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

OSMIN.

Enfin, qui vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce Palais est tout plein....

ACOMAT, *l'interrompant.*

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris, loin de la guerre, à l'ombre de ses murs
Mais toi, dont la valeur d'Amurat oubliée
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez ! Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du Palais attend notre sortie.
La Sultane, d'ailleurs, se fie à mes discours.
Nourri dans le Sérail, j'en connois les détours.
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus : marchons ; et, s'il faut que je meure,
Mourons, moi, cher Osmin, comme un Visir, et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, *seule.*

Hélas ! je cherche en vain ; rien ne s'offre à ma
vue.
Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdue ?
Ciel ! aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étois en ce lieu même, et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.
Sa présence a surpris mon ame désolée.
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits.
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris.
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue....
Ah ! trop cruelles mains qui m'avez secourue !
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;
Et, par vous, cette lettre a passé dans ses mains...
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?

Quel

Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment....
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée....
On ouvre.... De son sort je vais être informée.

SCENE II.

ROXANE, ZATIME, GARDES, ATALIDE.

ROXANE, *à Atalide.*

Retirez-vous.

ATALIDE.

Madame... excusez l'embarras...

ROXANE, *l'interrompant.*

Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas....
(*Aux Gardes.*)
Gardes, qu'on la retienne.
(*Atalide sort, avec les Gardes.*)

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, Zatime,
Orcan et les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir... Mais s'il sort, il est mort...
Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amene ;
Et, loin de soupçonner sa disgrace prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement,
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE, *à part.*

Ame lâche ! et trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue ?
Crois-tu, par tes discours, le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner ?
Quoi ! ne devrois-tu pas être déja vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr ?.... Mais le voici.

(*Zatime sort.*)

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point de reproches frivoles.
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus ; en un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour, peut-être, et ces mêmes bienfaits
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayiez si long-tems, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui, moi, Madame?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrois-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide?

BAJAZET.

Atalide, Madame! ô Ciel! qui vous a dit....

ROXANE, *l'interrompant et lui montrant sa lettre.*
Tiens, perfide! regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*
Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincere
D'un malheureux amour contient tout le mystere;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse; et, devant qne votre ame,
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déja plein d'un amour, dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'Empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, et, sur leur foi,
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur.... Mais que pouvois-je faire?
Je vis, en même-tems, qu'elle vous étoit chere.
Combien le trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage;
D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée,
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il étoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant, je n'en veux pour témoins que vos plaintes.
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes?
Songez combien de fois vous m'avez reproché

Un silence, témoin de mon trouble caché,
Plus l'effet de vos soins, et ma gloire étoient proches,
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le Ciel, qui m'entendoit, sait bien qu'en même-tems
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissans;
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignités
Contenté votre orgueil et payé vos bontés
Que vous-même, peut-être....

ROXANE, *l'interrompant.*

Eh ! que pourrois-tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
Maîtresse du Sérail, arbitre de ta vie,
Et même de l'Etat, qu'Amurat me confie,
Sultane et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi,
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ?
Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat, que j'aurois couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la premiere esclave, enfin, de ma rivale ?....
Laissons ces vains discours, et, sans m'importuner,
Pour la derniere fois, veux tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment. Parle?

BAJAZET.

Que faut-il faire ?

ROXANE.

Ma rivale est ici. Suis-moi, sans différer.
Dans les mains des muets viens la voir expirer ;
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi ; le tems fera le reste.
Ta grace est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir ;
Que pour faire éclater, aux yeux de tout l'Empire ;
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire !...
Mais à quelle fureur me laissant emporter
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?
De mes emportemens elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime :
Aux ordres d'Amurat hâtez vous d'obéir ;
Mais laissez-moi, du moins, mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame ! et, si jamais je vous fus cher....

ROXANE, *l'interrompant*.

Sortez.

(*Bajazet sort.*)

SCENE V.

ZATIME, ROXANE.

ROXANE, *à part.*

Pour la derniere fois, perfide ! tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due !

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter,
Et vous prie, un moment, de vouloir l'écouter,
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidele
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne.... Et toi, suis Bajazet qui sort,
Et, quand il sera tems, viens m'apprendre son sort.

(*Zatime sort.*)

SCENE VI.

ATALIDE, ROXANE.

ATALIDE, *se jettant aux pieds de Roxane.*

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté, si long-tems abusée.
Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds.

Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée.
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai, dans mes discours, songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai, dès l'enfance; et, dès ce tems, Madame,
J'avois, par mille soins, su prévenir son ame.
La Sultane sa mere, ignorant l'avenir,
Hélas! pour son malheur, se plut à nous unir!...
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un et l'autre,
Si connoissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier!
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le Ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous, avec moi, vous parlent, à genoux,
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous!
Bajazet à vos soins, tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colere;
Quelquefois attestant les mânes de sa mere....
Ce jour même, des jours le plus infortuné!
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné;
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'est point rallentie
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.

C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus,
Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez-pas vous-même une mort légitime ;
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame ; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond.
Couronnez un Héros dont vous serez chérie.
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice.
Je me connois, Madame ; et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui,
Par des nœuds éternels, vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de son aimable vue.
(*Atalide se releve.*)
Levez-vous.... Mais que veut Zatime toute émue ?

SCENE VII.

ZATIME, ROXANE, ATALIDE.

ZATIME, *à Roxane.*

AH! venez vous montrer, Madame, ou désormais
Le rebelle Acomat est maître du Palais!
Profanant des Sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves, tremblans, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le Visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah! les traîtres!... Allons, et courons le confondre....
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre!
(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

HÉLAS! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse, en ma faveur, Roxane et son secret;

Mais, de grace ! dis-moi ce que fait Bajazet ?
L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi ! Roxane déja l'a-t-elle condamné?

ZATIME.

Madame, le secret m'est sur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse ! dis-moi seulement s'il respire?

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah ! c'en est trop, cruelle !... Acheve, et que ta main
Lui donne de ton zele un gage plus certain.
Perce, toi-même, un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare esclave impitoyable !
Précipite des jours qu'elle me veut ravir :
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain ; et, dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou, du moins, que je meure.

SCENE IX.

ACOMAT, ATALIDE, ZATIME.

ACOMAT, *à Atalide.*

Ah ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le tems de le sauver ?
Je cours tout le Sérail ; et, même dès l'entrée,
De mes braves amis la moitié séparée,
A marché sur les pas du courageux Osmin ;
Le reste m'a suivi, par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous !...
(*Montrant Zatime.*)
Cette esclave le sait.

ACOMAT, *à Zatime.*

Crains mon juste courroux,
Malheureuse ! réponds ?

(*Zatime sort.*)

SCENE X.

SCENE X.

ZAYRE, ATALIDE, ACOMAT.

ZAÏRE, *à Atalide*

MADAME......

ATALIDE, *l'interrompant.*

Hé bien, Zaïre,

Qu'est-ce?

ZAÏRE.

Ne craignez plus; votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAÏRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan, lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAÏRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute, il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE, *à part.*

Juste Ciel! l'innocence a trouvé ton appui.

(*A Acomat.*)

Bajazet vit encor.... Visir, courez à lui!

ZAÏRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite.
Il a tout vu.

SCENE XI.

OSMIN, ATALIDE, ACOMAT, ZAYRE.

ACOMAT, *à Osmin.*

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditoit ce cruel stratagême,
La servoit, à dessein de la perdre elle-même;
Et le Sultan l'avoit chargé secrétement
De lui sacrifier l'amante, après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paroître:
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de vôtre maître;
» De son auguste seing reconnoissez les traits,
» Perfides! et sortez de ce sacré Palais. »
A ces discours, laissant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous; et, d'une main sanglante,
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat;
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatiens ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT, *à Osmin.*

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.

L'ignoriez-vous?

ATALIDE.

O Ciel!

OSMIN, *à Amurat.*

Son amante en furie,
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même, des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste.
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourans noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,
Ce Héros a forcé d'accompagner son ombre....
Mais, puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT, *à part.*

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous?...
(*A Atalide.*)
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame. Je sais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui.
Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable aux soins des mes tristes amis,

Défendre, jusqu'au bout, leurs jours qu'ils m'ont commis....
Pous vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame; consultez. Maître de ce Palais,
Mes fideles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un tems si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire,
Et, jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux, tout prêts, je viens vous retrouver.
(*Il sort, avec Osmin.*)

SCENE XII et derniere.

ATALIDE, ZAYRE.

ATALIDE, *à part.*

Enfin, c'en est donc fait; et, par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois, par mon crime, expirer mon amant!
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée!
Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée,
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?....
Oui, c'est moi, cher amant! qui t'arrache la vie!
Roxane, ou le Sultan ne te l'ont point ravie;
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux

Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds !
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi, qui n'ai pu tantôt de ta mort menacée
Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner !
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ?...
Mais, c'en est trop.... il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidelle main te venge et me punisse. ..
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce Héros....
Toi, mere malheureuse, et qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur, dans une autre espérance !...
Infortuné Visir, amis désespérés....
Roxane.... venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter, à la fois, une amante éperdue,

(*Elle se tue.*)

Et prenez la vengeance enfin qui vous est due !

ZAÏRE.

Ah ! Madame !... Elle expire... O Ciel ! en ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur !

FIN.

